

Nouveautés

Number 119, Fall 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56018ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

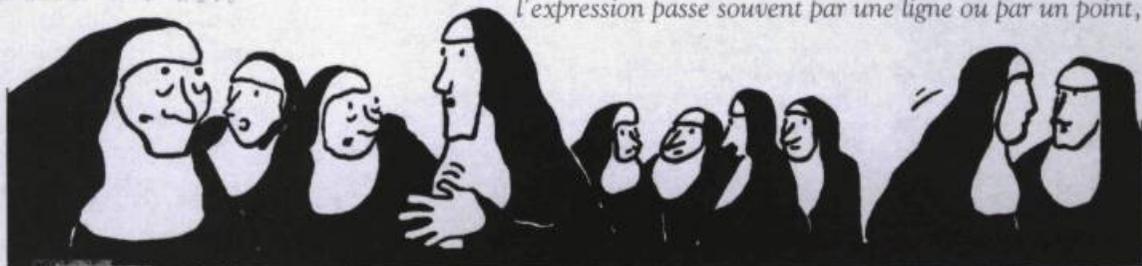
1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2000). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (119), 4–20.

Les images en noir et blanc, les visages au trait dépouillé, où l'expression passe souvent par une ligne ou par un point,



Bande dessinée



MIRA FALARDEAU

MIRA FALARDEAU / ANNE HÉBERT
La mercière assassinée
 SOULIÈRES, SAINT-LAMBERT
 2000, 74 PAGES

En 1958, la télévision de Radio-Canada proposait une série policière, en quatre épisodes, écrite par Anne Hébert et intitulée *La mercière assassinée*. Ce texte a ensuite été publié chez HMH dans un volume mettant essentiellement l'accent sur la pièce de théâtre *Le temps sauvage*, en 1967. C'est donc un texte en apparence mineur de Hébert que Mira Falardeau fait revivre sous la forme d'une bande dessinée. Or, la lecture de *La mercière assassinée* nous confirme rapidement qu'il n'en est rien : l'œuvre est forte, originale et tout à fait à la hauteur de l'idée qu'on se fait de l'auteur de *Kamouraska* et des *Fous de bassan*.

Jean Rivière, un journaliste québécois, passe ses vacances en France. Il arrive dans un village où, tel que l'annonce

le titre, une mercière sans histoire vient d'être assassinée. Il décide de résoudre l'énigme ; son enquête lui apprendra qu'il s'agit d'une histoire de vengeance trouvant son origine dans d'anciennes humiliations. Le drame est raconté avec un humour plaisant auquel Hébert n'a certes pas habitué ses lecteurs. L'univers poétique de l'auteure est tout de même au rendez-vous, porté entre autres par un personnage mystérieux, un simple d'esprit qui chante des mélodies où la mercière tient la vedette. Les divers personnages s'expriment, pour la plupart, de façon imagée, dans des échanges vifs où le plaisir du langage est manifeste.

Falardeau a respecté l'intégralité du texte d'Anne Hébert, et l'a dessiné avec beaucoup de respect pour l'œuvre. Les images en noir et blanc, les visages au trait dépouillé, où l'expression passe souvent par une ligne ou par un point, rendent fort bien l'esprit du texte et la poésie qui l'habite. Il s'agit donc d'une bande dessinée de grande qualité, qui pourrait faire découvrir le genre à ceux

qui n'ont pas l'habitude de le fréquenter. Car un des grands mérites de cette BD, c'est de rendre plus lisible un beau texte qui jusque-là n'était connu que de ceux qui s'attardent à lire le théâtre.

GILLES PERRON



...des pistes dans le décryptage de l'œuvre

Carnet



REGINALD MARTEL

ROBERT LÉVESQUE
Un siècle en pièces
 BOREAL, MONTRÉAL 2000, 156 PAGES
 COLLECTION « PAPIERS COLLÉS »

Dans *La liberté de blâmer* (Boréal, 1997), Robert Lévesque présentait ses « carnets et dialogues » critiques sur les Brassard, Lepage, Maheu, Marleau et autres grands noms du théâtre québécois. Dans la même foulée de textes d'abord présentés à la chaîne culturelle de Radio-Canada, le critique dramatique et chroniqueur littéraire s'attaque à rien de moins que quatorze pièces majeures d'autant d'auteurs dramatiques de premier ordre marquant avec génie et fulgurance le théâtre du 20^e siècle : *Ubu-Roi* (Alfred Jarry), *La Ce-*

risaie (Anton Tchekhov), *Partage de midi* (Paul Claudel), *Six personnages en quête d'auteur* (Luigi Pirandello), *Mère courage* (Bertolt Brecht), *Un tramway nommé désir* (Tennessee Williams), *Mort d'un commis-voyageur* (Arthur Miller), *La cantatrice chauve* (Eugène Ionesco), *En attendant Godot* (Samuel Beckett), *Les paravents* (Jean Genet), *Les belles-sœurs* (Michel Tremblay), *Hamlet-machine* (Heiner Müller), *Dans la solitude des champs de coton* (Bernard-Marie Koltès) et *Heldenplatz* (Thomas Bernhard). Ces œuvres maîtresses qui questionnent l'humanisme et les fondements du théâtre, qui élargissent les champs de la liberté, sont sondées à la « manière, fureteuse, aussi curieuse qu'amusée » (p. 11) d'un critique qui redonne le goût de se confronter aux forces dérangeantes et stimulantes d'un

théâtre qui « a pu à sa manière mettre le siècle en pièces » (p. 14).

Les textes sont succincts et très personnels, en conformité avec les paramètres de définition du *carnet*. Ils fournissent des informations pertinentes : des fragments d'histoire et de la vie de l'auteur qui éclairent la genèse ou l'interprétation de la pièce ; des pistes dans le décryptage de l'œuvre ; des remises en question de vérités trop communément admises : « Tchekhov a-t-il vu venir l'Histoire ? Non » (p. 29). Quel plaisir que de revisiter avec un guide informé, attentif, passionné et à la plume alerte et incisive, des œuvres dont le pouvoir d'étonnement et d'ébranlement ne s'émousse pas, demeure toujours neuf !

GILLES GIRARD

MICHEL DEL CASTILLO
L'adieu au siècle

SEUIL, PARIS, 2000, 258 PAGES

Entrainées dans le tourbillon millénariste, les éditions du Seuil prirent l'initiative, au début des années quatre-vingt-dix, de constituer un « Journal de la fin du siècle » en confiant à dix écrivains, chacun s'acquittant selon ses inclinations du « récit » d'une année, le soin de rendre compte d'une décennie que le goût contemporain pour l'événementiel voulait fatidique. Initiative intéressante, dont le résultat est cependant inégal. Seuls sept « journaux » ont paru, signés par des personnalités aussi variées que Michel Winock (*Les frontières vives*, 1991), Françoise Giroud (*Journal d'une Parisienne*, 1993), Edgar Morin (*Une année Sisyphé*, 1994), Jacques Julliard (*L'année des dupes*, 1995), Bertrand Poirot-Delpech (*Théâtre d'ombres*, 1997) et Philippe Sollers (*L'année du Tigre*, 1998). Faut-il pour autant parler d'échec ? Non pas. L'incomplétude même de cette entreprise, son hétérogénéité, sont autant de signes qui nous permettent de lire les soubresauts d'une période mouvementée, soumise, semble-t-il, à une accélération vertigineuse.

Avec *L'adieu au siècle* de Michel del Castillo, qui clôt la série, nous sommes bien loin de la désinvolture mondaine et volontiers caustique de Sollers. Le ton est grave, qui s'ouvre sur l'évocation des grandes tragédies de ce siècle pour s'achever sur l'angoisse dostoïevskienne d'une improbable rédemption. Chronique de l'année 1999, *L'adieu au siècle* fait œuvre de mémoire : « J'ai su très tôt, écrit Del Castillo, dès quatre, cinq ans, que j'étais affligé d'une mémoire éfrayante, monstrueuse presque ». Cette mémoire, c'est celle d'une enfance meurtrie. C'est, tout aussi bien, celle d'une humanité déchirée, battue, violée, niée, de l'Espagne franquiste à l'Allemagne nazie, du Goulag stalinien aux camps de rééducation de Pol-Pot. À l'écoute des souffrances du monde, du Kosovo à la Sierra Leone ou au Rwanda, en passant par la Tchétchénie, Del Castillo s'indigne. Déjà l'épigraphe de *La nuit du décret*, puisant une fois encore dans l'œuvre de Dostoïevski, frère en dérélition — *Mon frère l'idiot* (1995), lui est entièrement consacré — lançait au lecteur cet avertissement : « Chacun de nous est responsable devant tous ».

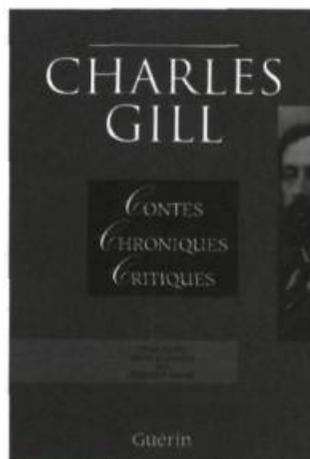
Le lecteur de Del Castillo retrouvera ici les fantômes qui hantent les romans

de l'écrivain, depuis *Tanguy* (1957) jusqu'à *La tunique d'infamie* (1997) et *De père français* (1998), en passant par *Le vent de la nuit* (Prix des libraires, 1973) et *La nuit du décret* (Prix Renaudot, 1981) : l'abandon, la solitude, l'impossibilité de l'amour, la difficulté d'être. Il y retrouvera aussi les dilections de l'auteur, qui sont, en sera-t-on étonné, toutes littéraires : Dostoïevski, bien sûr, mais aussi Châteaubriand (celui des *Mémoires d'outre-tombe*), Nietzsche, Kafka, Céline, Genet. Chez Del Castillo, pour qui ne demeurent des choses et des êtres que les mots qu'on en trace, seule compte la littérature. Cette « élection » de la littérature, il faut la comprendre dans le sens d'une exigence de vérité, de profondeur. Aux antipodes du déni de réel, la littérature, telle du moins que Del Castillo la vit, et nous la transmet, est engagement de l'humain dans ses responsabilités, ancrage dans l'exigence de justice. Écrire pour se connaître, écrire pour se souvenir, écrire pour répondre à « l'énigme d'une enfance dont on ne parvient pas à se dégager », pour « se retrouver dans un destin de vérité ». La littérature est pour Del Castillo cet antidote puissant à l'oubli, au poison de la barbarie : « non pas raconter un passé qui n'a pas existé, mais en bâtir un, afin que le futur puisse advenir. L'optimisme de la littérature, fût-elle noire, découle de l'écriture ».

De page en page, jour après jour, Del Castillo, qui s'est fixé l'exigence de ne pas retoucher les impressions confiées, les confidences osées, partage avec son lecteur — au risque de la contradiction ou, pire encore, du ressassement — le quotidien qui est le sien, de la nostalgie quasi mystique d'une foi désertée aux affres d'une santé fragile minée par le diabète, des contraintes mondaines d'un écrivain reconnu aux joies simples d'un homme ombrageux et timide, ce dit intime étant incessamment tissé au quotidien du monde, dont l'auteur nous fait entendre le bruissement ou le vacarme, au gré des événements. Il y a dans cette vision à proprement parler tragique du monde, dans ce sens aigu du sacré, dans cette inquiétude sans cesse en éveil, quelque chose de fragile et puissant à la fois : « [...] oui, je suis bien le pèlerin des espérances perdues », écrit Del Castillo ; « On demande partout des recettes, des pilules contre l'angoisse. La seule médecine que je propose est de prendre l'angoisse à bras le corps, de la travailler, de la faire servir à une fin autre ».

Triste ? Irrémédiablement orgueilleux ? À n'en pas douter — « Sans lui [l'orgueil], aurais-je trouvé la force de survivre ? ». Nombriliste ? Sans doute... Égoïste ? Assurément pas. Rescapé de la barbarie, Del Castillo est un homme de mémoire, de cette mémoire qui fait le fonds de notre humanité. Plus que tout, c'est un homme courageux, sensible, qui se livre ici dans la simplicité de son talent, indéniable.

THIERRY BELLEGUIC



CHARLES GILL

Contes, chroniques, critiques

(PROSE INÉDITE RÉUNIE ET ANNOTÉE)

PAR RÉGINALD HAMEL)

GUÉRIN, MONTRÉAL, 2000, 222 PAGES

Réginald Hamel publie cette année un recueil des contes, des chroniques sociales et des critiques artistiques publiées par Charles Gill entre 1896 et 1917 dans divers journaux et revues. On se souvient de Gill comme poète, comme peintre, mais son travail de prosateur est peu connu et souvent oublié par les historiens de la littérature. C'est à cette défaillance de la mémoire littéraire que remédie Hamel, en rassemblant dans son ouvrage des textes inédits de l'écrivain. Regroupés par genres et réorganisés chronologiquement par la suite, la mosaïque ainsi créée dresse un portrait artistique et social très vivant du début du vingtième siècle.

Si certains contes de Gill ont un peu vieilli, son travail de chroniqueur demeure tout à fait actuel et, pour un peu, ses textes auraient pu paraître dans un quotidien contemporain. S'insurgeant contre l'hypocrisie sociale, l'application arbitraire des lois (plus clémentes pour les bien nantis), le racisme et plusieurs autres injustices encore, Charles Gill révèle une

On se souvient de Gill comme poète, comme peintre, mais son travail de prosateur est peu connu et souvent oublié par les historiens de la littérature.

préoccupation humanitaire constante. Ses critiques littéraires, qui portent principalement sur les poètes de l'école de Montréal, sont fines et permettent au lecteur, qui les lit presque cent ans plus tard, de comprendre les buts et enjeux du mouvement (son texte sur son ami Nelligan, entre autres, est d'une belle sensibilité). Comme chroniqueur artistique, Gill, qui se met à l'école de Musset, n'aborde que ce qui lui plaît : le seul reproche qu'on pourrait lui faire est de ne pas rendre compte exhaustivement ou de manière nuancée de ses visites dans les Salons.

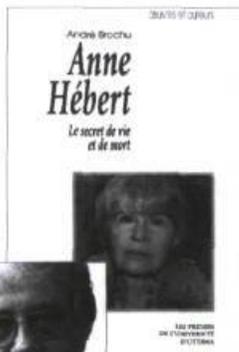
Réginald Hamel clôt, avec la publication de *Contes, chroniques, critiques*, son cycle gillien, qui compte la publication de la *Correspondance* (Parti pris) et des *Poésies complètes* (H.M.H) de l'écrivain. L'entreprise est fructueuse ; non seulement ce recueil jette-t-il un tout autre éclairage sur la production de Charles Gill, mais il s'avère aussi un éloquent témoignage littéraire et social.

ANNIE HUDON

Essais

ANDRÉ BROCHU
Anne Hébert. Le secret de vie et de mort

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ D'OTTAWA
OTTAWA, 2000, 284 PAGES



ANDRÉ BROCHU

Après les deux premiers livres de leur nouvelle collection « Œuvres et auteurs », Jacques Poulin. *La création d'un espace amoureux* de Pierre Hébert et Germaine Guèvremont. *La tentative autobiographique* d'Yvan G. Lepage, les Presses de l'Université d'Ottawa nous offrent maintenant l'étude d'André Brochu, *Anne Hébert. Le secret de vie et de mort*. Fidèle aux objectifs de la collection, Brochu analyse l'ensemble des écrits d'Anne Hébert dans un langage qui évite le jargon théorique tout en révélant une grande érudition et une connaissance intime de l'œuvre. Il sait s'élever au-dessus des pensées courantes et des propos reçus. Le trajet qu'il emprunte pour mieux dévoiler le secret de vie et de mort qui est au cœur de l'œuvre d'Anne Hébert est personnel et original.

Brochu suit l'ordre de parution ou de publication des écrits, poèmes, pièces de théâtre, romans, contes et nouvelles,

s'intéressant ainsi non seulement à chacun des ouvrages, mais au parcours de l'œuvre qu'il identifie en sept chapitres, depuis « Les débuts », « La descente en soi », « La libération », « Le secret et les sortilèges », « Le secret et les maléfices », « Le secret de l'enfance » jusqu'aux « Secrets communicants ». Il est sensible à la « vision freudienne, matérialiste, pulsionnelle du monde qui aurait remplacé la vision chrétienne » (p. 143) chez Anne Hébert. Même si l'univers d'Anne Hébert ne se ferme pas à une certaine forme de spiritualité, il demeure, aux yeux de Brochu, essentiellement matérialiste, affirmant ainsi sa modernité voire sa postmodernité. « Ni spiritualiste ni même humaniste » (p. 276), l'œuvre d'Anne Hébert accède à « un universel de nature esthétique et non de nature axiologique » (p. 276). On a beaucoup écrit sur les similitudes entre les textes de l'écrivaine et ceux de son cousin Saint-Denis Garneau. Brochu insiste au contraire sur les différences fondamentales, dont justement ce parti pris matérialiste. Même si Anne Hébert reste marquée par son éducation chrétienne et idéaliste, il la compare davantage à Roger Martin du Gard qui voit le sexe représenter la vérité fondamentale de chacun.

Avec beaucoup d'à propos, il montre que roman et poésie sont indissociables chez elle, que le réalisme romanesque est souvent assujéti à la logique poétique comme s'il y avait une mise en poème du récit. Ainsi, tous les écrits d'Anne Hébert, par leur stylisation, par leurs images fortement ciselées, nous conduisent vers une intériorité, une profondeur, un secret, celui de l'être et du monde, mais un secret qui ne pourra jamais être complètement dévoilé, qui est « un secret vide » p. 259). Et Brochu a cette très belle phrase : « Le texte littéraire est, pour l'auteur comme pour le lecteur, pour les deux ensemble, l'un par l'autre, une machine à produire de l'infini » (p. 259).

Si André Brochu a su présenter une étude essentielle qui mérite une large diffusion, il reste qu'il se sentait souvent à l'étroit dans la formule imposée par la collection, ce qui l'empêchait à maintes occasions d'approfondir, de se déployer avec l'aisance et la force qu'on lui connaît, de faire référence aux études qui avaient déjà développé les pistes qu'il emprunte ; ce qui l'obligeait aussi à morceler parfois son propos pour couvrir le plus de facettes possibles. La publication de ce nouveau livre sur Anne Hébert ap-

porte une contribution unique à une meilleure connaissance d'une œuvre dense, audacieuse, originale, lue et acclamée dans le monde entier.

MAURICE ÉMOND

GEORGES DESMEULES
et CHRISTIANE LAHAIE
Les personnages du théâtre québécois

L'INSTANT MÊME, QUÉBEC, 2000, 133 PAGES
COLLECTION « CONNAÎTRE » N° 3,

L'essai de Georges Desmeules et de Christiane Lahaie brosse un portrait succinct de 75 personnages clés de pièces particulièrement significatives de 40 auteurs dramatiques québécois. En plus de fournir un relevé de traits différentiels de ces protagonistes, chaque entrée établit des liens avec d'autres personnages de l'œuvre, dégage des composantes de l'intrigue, signale des coordonnées spatiotemporelles et fournit des pistes de décodage thématique et idéologique. L'éventail chronologique couvert va de 1871 (*Félix Poutré* de Louis Fréchette) à 1999 (*Littoral* de Wajdi Mouawad).

La problématique de l'essai et son principe de segmentation se fondent sur la relation entretenue entre les personnages et leur société d'inscription, souhaitant s'y intégrer ou en transgresser les codes, cette action étant sanctionnée par un succès, une réussite mitigée ou un échec. Cet univers fictionnel est censé renvoyer directement ou métaphoriquement à la société québécoise ; de l'ensemble du corpus, se dégagent des lignes de forces, des figures récurrentes et archétypales qui se veulent images de la société réelle.

Une liste des personnages rend facile le repérage des noms recherchés et permet donc aussi une lecture ponctuelle axée sur une œuvre donnée. Une liste des auteurs dramatiques et des titres permet de visualiser rapidement l'ensemble fort représentatif du corpus retenu. Cet ouvrage vaut donc comme outil de consultation ou « dictionnaire » fort utile mais aussi en tant qu'essai qui fournit une lecture, une interprétation et une classification valables et éclairantes sur ce lieu privilégié d'ancrage du sens que demeure le personnage dans la dramaturgie québécoise. Les professeurs ont intérêt à connaître cet essai, pour son intérêt intrinsèque et aussi parce qu'il se retrouvera souvent dans les travaux de leurs étudiantes et étudiants... à qui il est dédié.

GILLES GIRARD

La nouvelle ignorance et le problème de la culture

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

PARIS, 2000, 204 PAGES

COLLECTION « INTERVENTION PHILOSOPHIQUE »

Le philosophe regarde de près une idée, suit les maillons de la chaîne, loin dans le temps et nous prouve, de façon souvent accablante, qu'à moins de changements collectifs majeurs, nous allons faire fausse route. Le philosophe n'est pas prophète, mais il dérange. Pour prédire l'avenir, il s'appuie sur le passé en examinant le présent. Il avertit, à nous de l'écouter. Parfois, il descend dans la rue avec des manifestants et monte avec eux sur les barricades.

Les événements récents (Seattle, Calgary) indiquent clairement que nous nous trouvons sur une pente dangereuse. Les uns accusent les autres, les termes « répression, impérialisme », « agression, incompréhension » semblent chargés d'un sens nouveau. Vraiment ? Ne vaut-il pas mieux se poser les questions suivantes, avant tout : « Comment sommes-nous arrivés là ? Pourquoi ce dérapage ? Quelles en sont les raisons ? » Le nouvel essai de Thomas De Koninck interroge et nous et la culture dans laquelle nous vivons.

Du rôle de l'éducation

Partant de ce qu'il appelle « la nouvelle ignorance », et s'appuyant sur « la double ignorance » de Platon, l'auteur analyse en profondeur notre *ignorance ignorée* : nous croyons savoir alors que nous ne savons pas. La « simple » ignorance nous amène à poser des questions, à pousser plus loin les frontières de nos connaissances, la « double » est plus répandue que jamais dans la culture contemporaine, nous mettant à la croisée des chemins, décisive pour l'Occident : si nous n'allons pas freiner l'évolution actuelle, nous allons assister à l'autodestruction de notre culture qui ignore l'humain et sa dignité. Mais bien plus : nous persistons à promouvoir l'insignifiance et la médiocrité qui s'étendent à un rythme effarant, nous continuons à prendre l'abstrait pour le concret (puisque nous nous contentons d'examiner un seul côté d'un problème, au lieu de l'embrasser comme un ensemble de questions). En agissant ainsi, nous détruisons la culture et l'être humain qui, sombrant dans l'ennui, privé d'idéaux, se tourne inévitablement vers la violence, dans un acte d'autodestruction. Curieusement, nous connaissons le remède par excellence — l'éducation —, mais que

faisons-nous ? Nos écoles, collèges, universités continuent de former des idiots savants (le terme est juste, *idiot* signifiant « ignorant »), habiles peut-être à exécuter des tâches, mais qui ignorent tout de la réalité. D'un côté, nous n'enseignons plus comment penser, de l'autre, la lutte contre la capacité de penser se fait de plus en plus insidieuse. Les régimes totalitaires savent que la pensée individuelle les met en péril, ils font tout pour l'éradiquer. Les bûchers sur lesquels les nazis ont brûlé les livres et, plus tard, les tableaux d'artistes jugés « dégénérés » n'ont été qu'une étape dans l'évolution d'un pays vers la barbarie. Parmi ces jeunes gens qui jetaient la pensée au feu étaient des *étudiants*, la relève intellectuelle de demain. En plongeant la nouvelle génération dans l'ignorance, on la rend barbare : « Barbare est ainsi avant tout celui ou celle qui est pervers au point de méconnaître autant sa propre humanité que celle des autres. Tout le problème est qu'il ne sait pas qu'il l'ignore » dit De Koninck (p. 33). Comment ne pas frissonner devant un tel constat ? Et comment ne pas prendre conscience, nous, de notre double ignorance ?

À l'ère de la communication, nous nous croyons parfaitement informés. « La caméra ne ment pas » disons-nous, comme nos parents croyaient, naïvement, la presse écrite : « c'est vrai puisque c'est imprimé ! ». Mais ces capsules, ces bulles d'information déforment la réalité que nous livre le petit écran, ils nous endorment, ne donnent qu'apparences fugitives et fragmentaires, nous isolent du monde au lieu de nous mettre en contact avec lui. Ce que nous croyons vrai aujourd'hui ne l'est plus demain (rappelons-nous de l'« information » qui nous a été livrée lors de la guerre du monde contre l'Irak, de l'ex-Yougoslavie, du Rwanda... devenues pour d'aucuns comparables à de gigantesques jeux). Dans son analyse du mythe de Narcisse, l'auteur démontre, de façon magistrale, la vacuité de notre monde qu'aucune mémoire ne fait plus vivre (p. 41) puisque l'être humain est détaché de ses sentiments.

La culture de l'esprit

Restons éveillés, critiques. N'acceptons pas les réponses toutes faites avant d'avoir écouté et posé les questions : sans elles, l'esprit reste à l'état de l'intuition. Dans son plaidoyer pour la recherche fondamentale, Thomas De Koninck cite Simone Weil : « Là où [la joie] est absente, il n'y a pas d'étudiants, mais de

pauvres caricatures d'apprentis qui au bout de leur apprentissage n'auront même pas de métier » (p. 96). Douter de tout, de nous-mêmes, des autres. N'accepter aucune certitude. Éviter la surspécialisation, garder l'appétit de vivre : « une université est imaginative ou n'est rien — du moins rien d'utile » rappelle Alfred North Whitehead. Rejeter la médiocrité, la bigoterie, la peur de l'excellence que jamais on admettrait dans d'autres domaines, comme le sport ou la santé. Inciter la jeune génération à lire : quel meilleur moyen de comprendre les situations humaines ? Retrouver notre dignité d'homme et, par là, le libre arbitre, aliénable et absolu. Comprendre que c'est par la parole que nous pouvons accéder à la dignité politique — et le faire comprendre à ceux que nous avons élus.

Comme dans son ouvrage précédent, *De la dignité humaine* (1995), De Koninck expose les maux de notre société tout en nous reconduisant vers le concret de l'expérience humaine. Lors de la première lecture, l'érudition de l'auteur — il a tout lu, tout intégré, d'Adorno à Wittgenstein, en passant par Aristote, Camus, Fernand Dumont, Einstein, Hegel, Kant, Edgar Morin, Platon, George Steiner, Valéry — pourrait paraître lourde. Au contraire : les références incitent le lecteur à retourner aux textes cités. Alors l'énormité du piège dans lequel nous nous trouvons devient pa-

*Le philosophe
n'est pas prophète,
mais il dérange.*

tente. Cet essai est plus qu'un hommage à la dignité de l'humain. Thomas De Koninck nous livre un appel, le plus récent, à combattre « l'insignifiance criminelle [qui] s'universalise et pénètre partout » (p. 3). En cela, il s'inscrit dans une longue lignée de penseurs qui ont de tout temps lutté contre la paresse intellectuelle, le confort des certitudes.

Il faut retourner au Kant de la *Critique de la faculté de juger* : « 1. Penser par soi-même ; 2. Penser en se mettant à la place de tout autre être humain ; 3. Penser toujours en accord avec soi-même ».

Nous semblons avoir oublié.

HANS-JÜRGEN GREIF

ANDRÉ PRATTE
Les oiseaux de malheur.
Essai sur les médias
d'aujourd'hui

VLB ÉDITEUR, MONTRÉAL, 2000, 232 PAGES

Après *Le syndrome de Pinocchio*, paru en 1997, et *L'énigme Charest*, publié en 1998, deux ouvrages qui avaient suscité une certaine polémique dans les milieux politique et journalistique, André Pratte est de retour avec *Les oiseaux de malheur. Essai sur les médias d'aujourd'hui*. Après une analyse complète des médias du Québec et d'ailleurs dans le monde, le journaliste, qui compte plus d'une vingtaine d'années d'expérience, en vient à la conclusion que les médias sont malades. Il en profite pour écorcher au passage les Gilles Proulx et André Arthur, pour ne nommer que ceux-là, prêts à dire et à faire n'importe quoi pour attirer l'attention et le public.

Il suffit de voir la photo de Céline Dion en première page d'un journal se disant sérieux et qui annonce qu'elle est enceinte pour qu'on en vienne au même constat. Électroniques ou écrits, les médias, peu importe, sont d'immenses « business » qu'il faut vendre à un public. Et force est de constater que, lorsque Céline se retrouve en première page, les ventes augmentent. Pratte est le premier



ANDRÉ PRATTE

à l'admettre et avoue aussi l'avoir pratiqué plus souvent qu'à son tour. Selon lui, les Québécois méritent une meilleure information et y ont droit.

Pour ce faire, il invite les journalistes à pratiquer leur métier de façon pédagogique plutôt que sensationnelle. La logique voudrait qu'il en soit ainsi, mais les portefeuilles des magnats de la presse exigent qu'il en soit autrement. Et comme les journalistes doivent mettre du pain et du beurre sur leur table, ils sont forcés en quelque sorte de se conformer aux désirs de leurs patrons. On tombe dans un cercle vicieux. Tout le monde voudrait faire mieux, mais personne ne peut. Des efforts sont perceptibles ici et là de la part de certains médias, mais ils sont si minimes par rapport aux nombreux dérapages.

L'ouvrage d'André Pratte pose beaucoup de questions, qui méritent toute notre attention, et suscite la réflexion. Les analyses et les exemples sont nombreux et toujours pertinents. C'est au niveau des réponses que cet ouvrage se gâte. Elles sont tout simplement trop peu nombreuses. Cet essai souffre du « syndrome du chien qui se mord la queue ». Il faudrait faire quelque chose, mais, à toutes fins utiles, c'est presque impossible.

En outre, il est décevant de constater que Pratte a complètement oublié les plus jeunes qui tentent de se faire une place dans le métier. Les vieux de la vieille ont droit à leur opinion sur le métier, mais qu'en est-il des jeunes ? Comment voit-il les médias dans dix ans ? Ce sont pourtant ces derniers qui seront à la place des « babyboomers ». Certes, les Québécois méritent une meilleure information, mais quant à savoir s'ils l'auront, permettez-moi d'en douter.

MARC-ANDRÉ BOIVIN

MICHELINE MORISSET

Arthur Buies, errant

NOTA BENE, QUÉBEC, 2000, 211 PAGES

« I transporte dans ses mains toute une époque, tout ce que l'on appelle l'existence [...] Et il se trouve ici en 1995 de crainte que, revenant plus tard, la vie lui paraisse trop étrange » (p. 33). C'est ainsi que près d'un siècle après sa mort, Arthur Buies foule les lieux qu'il a chéris.

Les dix journées offertes à l'écrivain sont tout autant d'émissions qui furent diffusées, en 1996, à la chaîne culturelle de Radio-Canada. La prose de Micheline Morisset, nouvelliste, critique et romancière, se fond habilement avec l'œuvre de Buies. Le lecteur se laisse docilement raconter chaque jour, chaque sentiment passé ou présent telle une révélation sur celui que Laurent Mailhot voit comme « un homme de la révolution tranquille ».

Assis devant l'Université du Québec à Rimouski, Arthur Buies pense aux dénonciations de 1864 où déjà il militait contre l'encombrement des professions libérales, contre la paresse intellectuelle dans laquelle il craignait tant de voir le Québec s'enliser. L'impétueux personnage souffre toujours de l'isolement, des critiques et de sa condition orpheline nourrie par l'incompréhension de ses pairs. C'est alors que l'on prend conscience de la grandeur de son héritage. Micheline Morisset le sait bien et son écriture juste, envoûtante, se fait pourtant discrète afin de livrer l'essentiel de la vision qui façonne l'homme et l'œuvre. Témoignages, critiques, lettres et fragments écrits de Buies se voient reliés par la prose consolidante de l'auteure.

Puis vient la lettre d'adieu, au terme de la dixième journée, dernier regard porté sur le monde des lettres passé et présent. La plume de Morisset s'imbibe de l'encre du « grand Buies » pour livrer un portrait de la littérature nationale auquel il ne peut croire, mais ne cesse d'espérer, nourri des auteurs qui se



méritent le prix qui l'honore de son nom. « J'invente le récit, ici, d'un écrivain qui, revenu auprès de nous, aurait accepté de se supprimer pour nous laisser avec ses mots, la couleur de ses mots, la puissance de son œuvre » (p. 191).

SARAH ANNE BRUNET

JEAN-PHILIPPE WARREN

**Un supplément d'âme.
Les intentions primordiales
de Fernand Dumont
(1947-1970)**

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL,
SAINTÉ-FOY, 1998, 176 PAGES

Les mémoires de maîtrise publiés ne sont pas légion. Le fait que Jean-Philippe Warren traite de l'œuvre du plus grand, ou alors d'un des plus grands intellectuels du Québec, n'y est certainement pas étranger. La réception du livre fut ambivalente : louangé dans *Le Devoir*, l'ouvrage fut à la source de tout un débat dans la revue *Arguments* (automne 1999).

Le travail entrepris par Warren était ambitieux : saisir les intentions primordiales de Dumont à partir de ses écrits de jeunesse, complétés par les entrevues accordées par le sociologue de l'Université Laval avant 1970. Quant à « l'œuvre » de jeunesse, notamment le mémoire de maîtrise ou les poèmes de *L'ange du matin*, il n'en traite guère. En revanche, il ne s'est pas limité à l'étude des textes, puisque selon lui « l'herméneutique ne saurait nier que le texte d'une œuvre est traversé par beaucoup plus que la seule écriture de celui qui la signe, qu'à travers elle s'expriment aussi les drames d'une époque et d'une enfance tels que l'écrivain les a personnellement vécus » (p. 10). Choisir cette voie pour saisir « le noyau dur de l'œuvre » (p. 11) présentait un écueil : celui de ramener l'œuvre à l'homme. Warren n'y a pas échappé.

La démonstration est un peu décevante. À la lecture, on a souvent l'impression de lire à propos de la jeunesse de Dumont plutôt qu'au sujet de son œuvre de jeunesse. Dumont a été divisé quant à son milieu d'origine — son père était ouvrier — qu'il s'est toujours refusé de renier en embrassant la carrière universitaire et la « culture seconde ». Il est difficile de croire que la « mauvaise conscience », qui aurait habité Dumont, ait occupé la

place prépondérante que lui attribue le jeune chercheur. On imagine mal un Dumont à la fois ravagé par le remords et aussi actif et productif sur le plan intellectuel, comme en témoigne d'ailleurs la bibliographie en annexe. Tenter d'expliquer une œuvre majeure par les drames de l'enfance, de la manière dont procède Warren, a pour effet de réduire celle-ci.

Il faut mentionner que le texte est fort bien écrit et que la recherche bibliographique (qui sera sans doute très utile aux futurs chercheurs) semble avoir été faite avec une grande minutie. L'orientation prise par l'auteur permet, on s'en doute, de connaître davantage l'homme qu'a été Dumont. Les critiques ont été, non pas injustes, mais très dures à l'égard du livre de Warren. Il ne faudrait pas perdre de vue que cet ouvrage était, à l'origine, un mémoire de maîtrise, et qu'à ce titre il a les limites... d'une œuvre de jeunesse.

JEAN-DENIS CÔTÉ

Histoire

FRANÇOISE LEPAGE
**Histoire de la littérature
pour la jeunesse, Québec
et francophonies du Canada**
suivie d'un **Dictionnaire des
auteurs et des illustrateurs**

LES ÉDITIONS DAVID, ORLÉANS (ONTARIO)
2000, 826 PAGES

Françoise Lepage, qui enseigne la littérature jeunesse à l'Université d'Ottawa, a rédigé un ouvrage des plus volumineux sur le sujet : 826 pages ! Ce livre impressionne, non seulement en raison de la somme de travail accomplie par une seule personne — c'est à souligner — mais aussi par la finesse de l'analyse.

La spécialiste a découpé son historique en neuf chapitres. Ceux-ci couvrent un large éventail, allant des livres religieux et didactiques destinés aux enfants avant 1920 (date marquant les débuts de la littérature jeunesse avec la fondation de la revue *L'Oiseau bleu*) aux genres ayant caractérisé la littérature jeunesse des dernières années : les romans (socioréalistes, policiers, d'aventures, de science-fiction), les mini-romans, les livres documentaires, les bandes dessinées, les albums, etc. L'auteure se penche surtout sur la production québécoise, la plus significative tant sur le plan quantitatif que sur le plan qualitatif. Elle n'a pas pour autant occulté la littérature jeunesse issue des milieux francophones minoritaires, puisqu'un chapitre entier lui est consacré. Lepage traite également des différents acteurs du milieu et de leur influence, notamment Communication-Jeunesse qui, au fil des ans, ont contribué à l'essor de cette littérature.

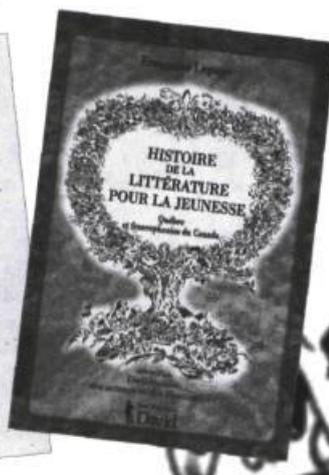
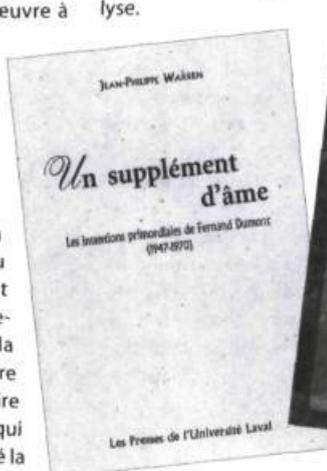
Un dictionnaire des auteurs et des illustrateurs vient compléter l'ouvrage et s'étend des origines à 1979 inclusivement. Ce choix peut, de prime abord, sembler arbitraire, mais se justifie dans la mesure où la plupart des éditeurs actuels consacrent aux écrivains et aux illustrateurs contemporains « dans les livres même, une courte notice biographique ».

Outil de référence facile à consulter, notamment à cause des deux index, des noms propres et des titres, cette *Histoire de la littérature pour la jeunesse* est, à notre connaissance, le guide le plus complet portant sur la littérature jeunesse francophone au pays. La nature succincte du compte rendu ne peut malheureusement en faire ressortir toute la richesse.

JEAN-DENIS CÔTÉ



FRANÇOISE LEPAGE



Le guide le plus complet
portant sur la littérature
jeunesse francophone au pays.



MICHEL LEFEBVRE
Les avatars de Bertin Lespérance
 LES HERBES ROUGES, MONTRÉAL
 1999, 121 PAGES

Après avoir publié son premier roman *La douceur au foyer*, Michel Lefebvre s'attaque au genre de la nouvelle. *Les avatars de Bertin Lespérance* est un recueil de dix-sept nouvelles plus ou moins urbaines mettant en scène une ribambelle de personnages dans une société aliénée. Bertin Lespérance, personnage pluri-identitaire, se retrouve dans chacune des nouvelles. Du professeur d'université recylé en chapelier à M. le fermier, Lespérance est omniprésent dans le recueil. Les différentes mutations du protagoniste sont une sorte d'appel à la tolérance, un éloge de la différence. Dans ce sens, le choix des titres des nouvelles est significatif. En effet, chaque texte est précédé d'un pseudo-proverbe (brésilien, anglais, français, etc.) qui est déjà, à lui seul, une réflexion sur

l'humain. L'œuvre de Lefebvre se veut légère, mais aussi réflexive. L'auteur, avec cette étude littéraire sur le comportement parfois incongru de l'homme et sur l'utopie, se fait le chantre des pauvres types de la société. La première nouvelle, « D'un œuf de corbeau ne sort qu'un corbeau », illustre cette tendance à dénoncer les bien nantis : « La seule condition d'éligibilité serait d'être inscrit dans un bottin téléphonique, ce qui excluait les personnages publics et autres politiciens, artistes, hommes d'affaires cossus et connus » (p. 11). Ce premier texte donne le ton au recueil. Si Lefebvre fait preuve d'humour et d'ironie, ses nouvelles sont aussi l'amorce d'une réflexion plus profonde sur la société. À cet égard, le titre de la deuxième nouvelle, « Quand il pleuvra de la bouillie, les mendiants auront des fourchettes », illustre à merveille le mariage entre la critique, la dénonciation et l'humour.

Si l'imagination de Lefebvre est féconde, quelques erreurs typographiques et plusieurs maladresses stylistiques gênent la lecture. Il est possible d'écrire avec style sans toutefois sombrer dans la banalité avec des néologismes bas de gamme... A priori, *Les avatars de Bertin Lespérance* est une œuvre qui séduit, mais au fil de la lecture, la résurgence du personnage de Bertin Lespérance devient presque ridicule. L'auteur possède un talent (les titres des nouvelles sont des bijoux), mais son recueil aurait pu être retravaillé, corrigé. Lefebvre est à la recherche d'un style, mais il semble incapable de le trouver avec ce recueil.

Quelques mots en début de recueil donnent le ton : « On naît chargé de désirs, le reste de la vie passe à les tuer. Mais tout cela ne se passe pas sans histoire ». On assistera donc au désenchantement graduel des personnages, à leurs vaines tentatives de contrer la fatalité. Les histoires s'inscrivent dans la banalité du quotidien, dans une routine servant de rituel, inévitablement rompu par les événements de la vie.

MICHELINÉ MORISSET
États de manque
 TROIS, LAVAL, 2000, 227 PAGES
 COLLECTION « TOPAZE »

Après une maîtrise en études littéraires, le Prix de la nouvelle XYZ 1999, de nombreuses fictions écrites pour la chaîne culturelle de Radio-Canada, une série télévisée, Micheline Morisset publie un deuxième recueil aux Éditions Trois.

Le recueil aborde plusieurs thèmes dont les relations de couple (parfois à trois, homosexuelles, bisexuelles...), la relation parent/enfant, la violence... Tous ces thèmes se regroupent autour de la thématique du manque, le manque d'amour (principalement), les paroles non prononcées, les êtres contraints à la solitude même s'ils sont en couple, sensation de vide qui se manifeste différemment selon les personnages et les situations (d'où le pluriel du titre).

Des trente-cinq nouvelles composant le recueil, six constituent de très courts textes (trois à neuf lignes). Intitulés « État de manque » et numérotés, ces fragments consistent en la pensée d'une narratrice je, une pensée qui évolue tout au long de l'ouvrage. Ces instants contribuent à lier les nouvelles les unes aux autres, en synthétisant l'esprit. On se surprend à associer les divers monologues intérieurs des nouvelles à tel ou tel personnage, imaginant ces scènes disparates appartenir à un même vécu (lorsque le[la]narrateur[trice] n'est pas identifié[e]).

L'écriture sobre et sans prétention de l'auteure nous entraîne dans un quotidien presque étouffant. On espère, au même titre que les personnages, une façon de s'en sortir, mais les événements ont tôt fait de nous rattraper. Une lecture chronologique des textes permet une meilleure appréciation de l'œuvre, qui saura réjouir ceux qui ne craignent pas d'affronter la fatalité de la vie.

L'écriture sobre et sans prétention de l'auteure nous entraîne dans un quotidien presque étouffant. On espère, au même titre que les personnages, une façon de s'en sortir, mais les événements ont tôt fait de nous rattraper. Une lecture chronologique des textes permet une meilleure appréciation de l'œuvre, qui saura réjouir ceux qui ne craignent pas d'affronter la fatalité de la vie.

PERRINE LEBLANC

MÉLISSA BILODEAU

SYLVIE MASSICOTTE
Le cri des coquillages
 L'INSTANT MEME, QUÉBEC
 2000, 120 PAGES

Le troisième recueil de nouvelles de Sylvie Massicotte, *Le cri des coquillages*, est paru à l'Instant même, comme ses deux recueils précédents, *L'œil de verre* (1993) et *Voyages et autres déplacements* (1995). Les vingt-trois textes de ce petit livre lui donnent vraiment une belle cohésion, une unité qu'on souhaiterait à tout ce qui porte le nom de recueil. L'écriture de Massicotte est très belle, plutôt classique, mais un rien trop froide, même quand on a affaire à des narrations à la première ou à la deuxième personne. Comme si ses personnages étaient un peu éteints. D'ailleurs, plusieurs le sont. En effet, tout le recueil tourne autour de sentiments d'incapacité, de manque, de vide.

Sur le plan émotif, c'est comme si ce recueil ne m'atteignait pas. Cependant, sur le plan intellectuel, il est très intéressant. Toute sa construction s'organise autour de son titre, et pourtant on ne le comprend que dans la nouvelle éponyme, la dernière, lorsque l'auteure écrit : « Vous ignoriez qu'à travers la mort on peut commencer à aimer quelqu'un, véritablement. Cela se peut, vous êtes en train de vous dire que cela se peut lorsque vous mettez le pied sur un coquillage. Et puis, devant vous, il y en a mille qui vous apparaissent tout à coup comme des matrices désertées. Tous ces enfants que vous n'avez jamais eus... » (p. 119). Ainsi, dans toutes les nouvelles, des enfants, ceux qu'on n'a pas eus, bien sûr, mais aussi ceux qui sont venus au monde sans apporter la plénitude qu'on attendait d'eux, et puis ceux qu'on a perdus, et ceux qu'on a été et qui n'existent plus, et ceux qu'on est encore et qui souffrent...

Je n'ai pas su me laisser porter par ces textes, mais ne serait-ce que pour l'intelligence de l'architecture et la beauté de l'écriture, ils valent vraiment la peine d'être lus.

NADIA BEAUDOIN



MICHEL LEFEBVRE



SYLVIE MASSICOTTE

NORMAND DE BELLEFEUILLE
*La Marche de l'aveugle
sans son chien*
QUÉBEC AMÉRIQUE, MONTRÉAL
1999, 115 PAGES
COLLECTION « MAINS LIBRES »

C'est dans la toute nouvelle collection « Mains libres », dirigée par Jacques Allard, des Éditions Québec Amérique que Normand de Bellefeuille a publié son recueil de poèmes *La Marche de l'aveugle sans son chien*. Si la poésie n'a jamais été le chef-lieu de cet éditeur, pas plus d'ailleurs que l'un de ses domaines d'intérêt, force est d'admettre que le premier recueil qu'il endosse est l'un des meilleurs à être paru en 1999. Bien sûr, de Bellefeuille n'est pas un nouveau venu en poésie, mais son recueil affiche une maîtrise singulière de l'écriture et un réel souci de développer une problématique de choc entièrement axée sur la douleur.

Divisé en trois sections de trente poèmes chacun, et suivi d'un épilogue qui est en fait devenu une chanson de Sylvain Lelièvre, *La Marche de l'aveugle sans son chien* s'articule autour de la douleur comme foyer d'irradiation de l'existence. De la naissance à la mort, la vie n'est en effet qu'une suite enchevêtrée de douleurs plus ou moins profondes, mais qui laissent néanmoins ses marques, là, au profond de l'être. De Bellefeuille nous redit cette vérité en prenant appui plus fermement sur cet axe Éros-Thanatos, l'amour et la mort, nœuds gordiens de la douleur des êtres. L'amateur de poésie n'est livré qu'à lui-même dans la lecture de ce recueil dont l'accès n'est certes pas facile. L'un des poètes inspirés du formalisme des années 1970, de Bellefeuille n'a pas renoncé à cette exigence d'écrire une poésie où l'on tord un peu plus la langue en se tenant à distance de l'émotion brute : la poésie passe d'abord et avant tout par l'écriture : au lecteur d'en saisir l'émotion poétique.

ROGER CHAMBERLAND

*je nous invente des soupirs
comme des ailes qui se froissent*

DANIELLE FOURNIER
*Ne me dis plus jamais
qui je suis*
ÉDITIONS TROIS, LAVAL, 2000, 96 PAGES

Il y a quelque chose de foncièrement pathétique dans la poésie de Danielle Fournier ; *Ne me dis plus jamais qui je suis* ne fait pas exception à la règle. L'amour sera encore une fois au rendez-vous du poème, mais il y apparaît comme en toile de fond, en lambeaux et en couleurs délavées, parce qu'il est dégradé et dégradant. En effet, dans ce corps à corps amoureux, la femme au cœur du poème a perdu jusqu'à son identité profonde, cette dignité grâce à laquelle elle peut se regarder dans le miroir sans craindre de ne voir qu'une ombre d'elle-même : « absente et folle au mirage intérieur/ ni de l'un ni de l'autre// écorchée// je ne fuis pas/ je me rends/ je vais nulle part/ je ne reviens plus » (p. 89).

Tout le recueil de Danielle Fournier tente par mille réseaux métaphoriques de rétablir les liens entre la femme déchue et sa réalité immédiate et quotidienne, et multiplie les assauts contre les vestiges du passé afin de faire *tabula rasa* de cette épopée aliénante. Et pourtant, malgré cet inventaire d'un amour malheureux, on n'a aucunement la certitude que le langage poétique a parfaitement joué son rôle d'exutoire et que la poète est sorti du fond de sa tourmente : le temps seul peut arranger les choses, comme le soutient le dicton populaire. Mais peut-on vraiment penser qu'une âme qui a été piétinée puisse retrouver sa forme originale ?

ROGER CHAMBERLAND

ÉLAINE BÉGIN
Murmures d'avant-pluie
LE LOUP DE GOUTTIÈRE, QUÉBEC
2000, 63 PAGES

Premier recueil d'Élaine Bégin, *Murmures d'avant-pluie* surprend par la maîtrise d'une écriture poétique que d'aucuns atteignent après plusieurs livres. L'amour est au premier plan d'une parole qui excelle dans les images brèves mais évocatrices qui composent un réseau métaphorique où l'amateur de poésie découvre une voix singulière. Le « je » se fait tantôt introspectif, tantôt il établit un rapport d'adresse avec l'être aimé sans perdre son individualité, mais en gagnant cette sensibilité vive où l'être se réalise entièrement : « je nous invente des soupirs/ comme des ailes qui se froissent/ bien tassées sous quelque charpente/ que la pluie écrase// je suis l'enfant des retrouvailles/ les cailloux que j'échappe/ retardent à peine les gestes du matin/ l'ordinaire qui impose/ malgré chaque brisure/ son éternel recommencement ».

Comme l'indique à merveille le titre, *Murmures d'avant-pluie* offre une poésie toute en subtilité, attentive à l'ordinaire des jours qui compose la vie amoureuse. La passion est ressentie en mode mineure sans rien en elle qui l'oppose au bonheur pressenti. Cette célébration des sentiments qui passe par la vie à deux donne à penser qu'il est facile d'aimer, mais qu'il est plus difficile de garder cet amour vivant. Élaine Bégin a su trouver la manière de dire les choses simplement mais sincèrement.

ROGER CHAMBERLAND



HERMÉNÉGILDE CHIASSON

Brunante

XYZ ÉDITEUR, MONTRÉAL, 2000, 129 PAGES

COLLECTION « HIÉROGLYPHE »

Artiste multidisciplinaire (cinéma, arts visuels, théâtre), Herménégilde Chiasson est surtout connu pour sa production poétique et son engagement envers l'Acadie, dans le but de favoriser la reconnaissance de cette culture et cette identité spécifiques. Avec son recueil de récits intitulé *Brunante*, il inaugure une nouvelle collection chez XYZ, « Hiéroglyphe », dirigée par Yolande Villemaire. Lieu de publication de textes hyper-modernes élaborés à partir de bribes de vie et d'illuminations esthétiques, cette collection pourra vraisemblablement favoriser le développement d'une pratique d'écriture en vogue, celle qui croise avec une lisibilité inattendue le texte narratif, l'essai et la littérature intime.

Trente-quatre textes sont réunis : les récits que l'on annonce en couverture dérivent régulièrement vers le discours argumentatif tout en intégrant des passages intuitivement perçus comme autobiographiques. Les images du catalogue de Dupuis frères côtoient une réflexion sur les relations homme/femme au cinéma ; la modernité en arts visuels se mêle au révisionnisme de la vie de Picasso et à la pigmentation des crayons de cire utilisés dans son enfance. Dans tous ces textes, une personne jaillit, figure centrale qui se confond avec l'essayiste posant son « je » et avec le poète livrant à ses lecteurs une subjectivité. Le recueil nous offre dans le désordre (chronologique) diverses étapes de l'apprentissage de la création et de l'art en général. Mosaïque thématique, il mélange tout aussi bien les proses — poétique, essayistique, narrative —, comme l'illustrent deux textes plus longs qui se présentent comme des collages (« Picasso, les lapsus, les trous de mémoire » et « Malraux »). Réfléchissant aux liens forts qui se sont établis entre les arts et divers moments de sa vie, Chiasson offre ici une œuvre à la fois intime et universelle, qui mêle, à la manière d'une chronique, les enjeux personnels à ceux de l'Acadie et du « monde des images » (p. 130).

RENÉ AUDET

une œuvre à la fois
intime et universelle

ALESSANDRO BARICCO

City

ALBIN MICHEL, PARIS

2000, 363 PAGES

Le roman *City* que vient de faire paraître Alessandro Baricco n'a pas de grandes affinités avec *Soie* qui nous l'a fait connaître et aimé. Autant ce dernier roman éblouissait par l'économie de ses moyens romanesques, à la limite du récit long, et par sa sensibilité à fleur de peau, autant *City* se joue des conventions romanesques et triche avec l'organisation des récits qui se croisent, chacun gardant son autonomie et se développant parallèlement aux autres. Cette volonté de l'auteur de concevoir son roman comme une ville où les quartiers sont des histoires et les rues des personnages est clairement indiquée dans le justificatif de publication qui paraît sur les rabats de couverture.

Nous voilà donc en présence de Gould, un jeune génie, Shatzky Shell, une gouvernante qui deviendra écrivaine de western, un géant, un muet, un général, un enfant noir, etc. Chacun d'eux croiera Gould et sa gouvernante, mais aucun n'aura véritablement le premier rôle puisque l'objectif du roman est de les faire participer à la mise en place d'une architecture narrative dont la structure l'emportera sur l'objet fini.

S'il fallait dresser un fil conducteur, on dirait simplement que ce roman est le récit de l'émancipation de Gould qui décidera de renoncer à l'exploitation de son génie afin de connaître la vie des gens simples et heureux, comme ce jeune garçon noir qui prend un malin plaisir à faire des paniers pendant que ses amis sont en classe. C'est à partir de l'observation de ce petit jeu que Gould décidera d'échapper à la carrière universitaire à laquelle le destine son entourage malgré ses douze ans. Toutefois, on ne peut réduire le roman à cette seule intrigue puisque bien d'autres viendront s'y greffer sans en modifier le parcours.

Pour lire ce roman postmoderne à souhait, il faut accepter le jeu de l'écrivain et mettre soi-même les éléments en relation même si on ne sait jamais où nous conduira ce travail de constitution du sens. Baricco ne cherche pas à confondre son lecteur ni même à l'entraîner dans

une histoire qui se démultiplie à l'infini, mais il tente plutôt de mettre en place une série de destinées humaines dont la finalité échappe toujours aux individus. Maintenant, imaginez que ce roman est la forme exponentielle de *Soie* et vous aurez une idée de ce qui vous attend !

ROGER CHAMBERLAND

DENISE BLAIS

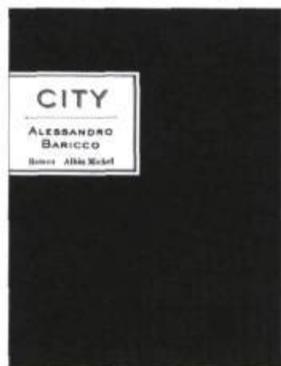
Le ciel non plus je ne pouvais pas le peindre

LE LOUP DE GOUTTIÈRE, QUÉBEC

1999, 119 PAGES

Nous savons peu de choses sur le passé de Sabine Saint-Amand, vingt-quatre ans. Ses parents l'ont abandonnée, le bateau a chaviré et nous voilait dans un asile, Sabine tentant de tenir tête à la « pilulerie », au docteur Feller et à la folie contagieuse. Acerbe, elle se prétend saine d'esprit et se barricade derrière sa passion des chiffres et un imaginaire fertile qui la perdra. En proie au vertige, elle porte sur l'existence un regard déchiré, sachant que personne ne viendra la sauver. « Pendant combien de temps faut-il mourir ? », telle est la question que pose sa lucidité à un quotidien sans lumière et, inévitablement, Sabine perd prise et bascule dans la fantasmagorie. Elle se confie au soleil, prévient le pape de sa visite prochaine, annonce son mariage avec Peter Gabriel et entend de guérir la douleur terrestre grâce à l'amour universel et à la Lumière. Elle plonge dans « la boîte à Froot Loops à volonté » du délire médicamenteux final trahissant, sous un masque positif, un désir d'en finir avec la résistance, voire avec la vie.

Denise Blais concocte un ragoût diégétique original, mais le style gâte la sauce. Certes, Blais jouit d'une plume capable de ludisme et d'émotion à trancher au couteau. Cependant, les idées donnent souvent dans le pareil au même, ce qui anéantit à plusieurs reprises le propos. À ce pépin s'ajoute un rapport problématique au lecteur. Soit, Sabine s'amuse avec les chiffres, mais que tirer d'une affirmation sans clé comme « ri (10) x 5 / ev (150) x 5 = felver * » ? En fait, ces jongleries cassent le rythme, détournent l'attention et



nous laissent froids. Enfin, le spectre ducharmien plane ; Sabine refuse même de se « conformer à l'adultère », ce parfum de nez qui voque rappelant exagérément la filiation. Malgré un plaisir langagier parfois heureux, Blais a des croûtes à manger avant d'atteindre la cheville de Ducharme. Chez lui, les entorses au vocabulaire s'inscrivent sans heurt dans le courant textuel. Ici, la surenchère est de mise, à preuve la quinzaine de néologismes jonchant les deux pages finales. Alors que Sabine sombre définitivement, cette orgie verbale boucle le roman sur une frivolité frisant le grotesque.

Débridée, Denise Blais devra apprendre la mesure pour atteindre un potentiel patent en dépit de mailles que seule l'expérience réparera. Malgré tout, nous aurons rencontré l'attachante Sabine et partagé sa haine des hommes aseptisés qui « mettent toute leur dignité dans des chiffres vides et sans couleurs ». De quoi nous donner une irrépressible envie d'écrire, ne serait-ce que pour secouer nos âmes arithmétiques...

PATRICK ROY

SIMONE BUSSIÈRES

L'enfant de l'aube

GUÉRIN, MONTRÉAL

2000, 147 PAGES

De retour au roman en 1999 avec *La pyramide des morts* après des années prolifiques consacrées à l'édition, à l'animation et, bien sûr, à la littérature jeunesse, Simone Bussièrés récidive cette année avec *L'enfant de l'aube*. À plus de quatre-vingts ans, elle offre à son lectorat un roman d'où jaillit son admiration pour ce qui semble être une des grandes passions de sa vie, le monde de l'enfance.

Dans *L'enfant de l'aube*, Estheroucher relate sa première expérience en tant qu'institutrice dans les années 1930, expérience à jamais ancrée dans sa mémoire compte tenu des événements dramatiques qui y ont mis fin. Jeune citadine, Esther accepte un poste d'enseignante dans le village gaspésien de Val-d'Espoir où elle doit d'abord composer avec ses premières désillusions concernant la vie dans une colonie et la tâche de maîtresse d'école. Son ambition de faire régner l'ordre et la discipline au sein de sa classe échoue lamentablement, notamment à cause d'un enfant dissipé de dix ans, Guillaume Turcotte, envers lequel elle avait été mise en garde avant le dé-

but des cours par des rumeurs circulant sur son compte. Se fiant davantage à ce qu'elle a entendu dire qu'à ce qui se trouve sous ses yeux, l'institutrice inexpérimentée interprétera incorrectement les comportements de ce jeune garçon et, pour cette raison, elle ne réussira pas à être pleinement attentive à son appel à l'aide.

Ce roman, orienté sur les dommages causés par les préjugés de ceux qui ne laissent pas parler leur cœur avec les enfants, suit des ornières établies en faisant s'enchaîner les poncifs romantiques et, ainsi, ne réussit pas toujours à conserver l'intérêt du lecteur. Toutefois, certains passages, notamment ceux qui abordent la question de la religion, de la mort et du suicide chez un enfant si jeune, réussissent à émouvoir et à provoquer des réflexions intéressantes. L'écriture jeune et simple de Simone Bussièrés constitue certes un atout, mais, malheureusement, l'emploi récurrent de métaphores banales et parfois mal choisies surchargent le récit. En bref, un hommage sincère à l'enfance qui ne se révèle pas contagieux.

AMÉLIE DESRUISSEAU-TALBOT

MARIO DE CARVALHO

Le fond des choses

GALLIMARD, PARIS

2000, 264 PAGES

Il y a du Diderot dans *Le fond des choses* ! Une curiosité architecturale fait tout un tabac, prête à débat dans une Lisbonne supposée toute blanche. Y travaillent depuis longtemps un fonctionnaire amoureux de la prose vide et un nouveau venu bombardé dès son entrée au sommet de la hiérarchie de la Fondation Helmut Tchang. Il rétrograde illico Joel Strosse, la cinquantaine assurée et bedonnante, empêtré dans un quotidien sans relief. Tout un petit monde grenouillant est ici décrit dans l'insignifiance journalière avec ses turpitudes peu reluisantes et déprimantes par son flou mélancolique ou ses embellies d'un instant furtif. Le fils à la tête d'un petit réseau de trafiquants de drogue emprisonné pour 7 ans, les dérives militantes d'un parti politique opposé au pouvoir donnent à la galerie de portraits de gens ordinaires un aspect étonnant certes, mais ô ! combien sinistrement réaliste, sinon absurde.

Les interventions directes de l'auteur dans son récit, qui disserte sur l'art de figurer un bon roman, qui ne se gêne pas pour donner son point de vue sur le déroulement du récit, qui, enfin, ridiculise ni

plus ni moins la convention sclérosante d'une écriture entendue, démystifient au sens strict du terme. Tel le grand maître de *l'Encyclopédie*, Carvalho écrit avec verve, enchaîne les thèmes par associations d'idées, bouleverse l'ordre normalement retenu par une pensée spontanée sur le comportement de la tribu humaine. En jouant ainsi sur les libres registres du paradoxe, il oblige la reconsidération des idées toutes faites, l'aveu de préjugés peu avouables et autres balourdises du genre, ce qui n'est pas, à la fin, sans éveiller l'esprit et laisser plus d'une fois filtrer un sourire de connivence.

YVON BELLEMARE

NATHALIE BOHÉMIER

Le jour de la goutte d'eau

LES ÉDITIONS JCL, CHICOUTIMI

2000, 254 PAGES

Avec *Le jour de la goutte d'eau*, Nathalie Bohémier, étudiante au cégep de Chicoutimi, a remporté sur manuscrit le prix de « La plume saguenéenne », ce qui lui vaut l'honneur de la publication. Est-ce un avantage pour cette jeune auteure qui regrettera peut-être cette œuvre de jeunesse ? Il faut se poser la question car cette première œuvre d'une écrivaine inexpérimentée a les défauts de ses qualités. Si l'écriture est en général correcte, mises à part quelques anacoluthes, l'intrigue, dense, manque de rigueur. Trop de questions restent sans réponse. À commencer par la soumission de Sarah, la narratrice, pourtant intelligente et en pleine possession de ses moyens, qui se donne à Mathieu, qui la violente et la domine, sans que l'on comprenne pourquoi. Certes, Sarah l'aime, mais l'amour est-il si fort qu'il faille qu'elle supporte les brutalités de ce jeune homme abject ? Contre toute attente, elle continue à le fréquenter, malgré la rencontre d'Alexis, un vendeur de fleurs, combien plus doux et plus sympathique aussi, du moins au début de la relation. Surtout quand il l'amène chez sa grand-mère, à la campagne, qui, sans que l'on comprenne encore, lui voue un amour maternel sans borne que sa propre mère lui a toujours refusé, au point d'en faire son héritière. Car Sarah, enceinte de Mathieu, a décidé non seulement de mener sa grossesse à terme mais encore de faire d'Alexis le père adoptif de son enfant. Cela aussi est



Nathalie Bohémier, étudiante au cégep de Chicoutimi, a remporté sur manuscrit le prix de « La plume saguenéenne », ce qui lui vaut l'honneur de la publication.

difficile à comprendre même si elle sait que Mathieu est atteint du sida, maladie qu'il lui a transmise tout comme à l'enfant, sans doute. Et Mathieu qui décide de se suicider et Sarah qui meurt à son tour, une dizaine d'années après l'accouchement et qui confie son fils à Alexis qu'elle a pourtant fui depuis longtemps parce qu'il était amoureux de sa meilleure amie...

Le sujet, tragique à souhait, échappe, on dirait, à la jeune auteure, qui a de la difficulté à composer avec une intrigue cohérente. Qui trop embrasse... Toutefois, Nathalie Bohémier, il faut le dire, a du talent qu'elle devra cultiver, peut-être en s'adonnant à une œuvre plus courte, moins dense, moins tragique aussi.

AURÉLIEN BOIVIN



ANDRÉE LABERGE



MARIO CYR

MARIO CYR

Et les mouettes tournoient obstinément au-dessus de nos corps

LES INTOUCHABLES, MONTRÉAL
2000, 117(1) PAGES

Le moins que l'on puisse dire, c'est que les livres dernièrement publiés aux éditions « Les Intouchables » ne passent pas inaperçus. Après Ghislain Taschereau, sa verve humoristique et son inspecteur Specteur, voilà Mario Cyr qui, avec son deuxième roman, *Et les mouettes tournoient obstinément au-dessus de nos corps*, impressionne, tant par sa maîtrise de la langue, que par sa plume plus

que dérangeante. Que dire, de plus, de la page couverture où une petite culotte de femme plus blanche que blanche est épinglée à un mur !

Mieux vaut vous prévenir, il ne s'agit pas d'une petite histoire à l'eau de rose. Dès la première page, voire le premier paragraphe, le lecteur est happé par cette jeune fille, ne demandez pas son nom, on n'en fait jamais mention tout au long de l'ouvrage, qui raconte l'histoire de sa vie. Et on se doute aussi que le roman ne se terminera à la manière d'un conte de fées. Elle ne vivra jamais heureuse.

Les parents de l'héroïne la prostituent depuis l'âge de huit ans. C'est que le papa de la petite, lorsqu'il surprend son frère en train d'agresser sexuellement sa fille, au lieu de faire comme tout

bon père de famille et de sauter sur l'agresseur, décide de monnayer le geste. Il se rend d'ailleurs compte qu'il y a de l'argent à faire avec la petite. Elle a maintenant quinze ans et le calvaire dure toujours. Les hommes défilent dans sa chambre les uns à la suite des autres pour détruire sa vie. Tous sauf un, qui, lorsqu'il la visite, ne fait que l'enlacer au creux de ses bras. C'est cet homme qu'elle devra retrouver lorsqu'elle s'évadera de la prison où on l'enferme depuis trop longtemps. La jeune demoiselle s'évade enfin et retrouve son Roméo qui, malheureusement, n'a pas été gâté par la vie lui non plus. Leur but sera désormais de mourir ensemble.

Allez donc savoir où un auteur, de sexe masculin par surcroît, puise toute son inspiration pour en venir à inventer une telle histoire. L'écriture de Mario Cyr est d'une qualité supérieure, mais elle est crue, très crue. On s'adresse ici à un public plus qu'averti. Vous me direz sûrement que ce n'est que pure fiction, mais on ne peut s'empêcher de croire que ça doit se passer ainsi pour plusieurs jeunes filles et bien plus près de chez nous qu'on le voudrait.

MARC-ANDRÉ BOIVIN

ANDRÉE LABERGE

Les oiseaux de verre

LA COURTE ÉCHELLE, MONTRÉAL
2000, 192 PAGES

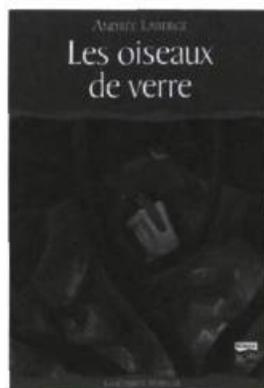
Premier roman d'Andrée Laberge, *Les oiseaux de verre* s'avère très réussi. Avec des images des plus évocatrices, l'auteure nous entraîne dans l'univers de « elle » (dont on ne connaîtra jamais le nom), une jeune femme fragile et déchirée par une enfance qui lui rappelle sans cesse l'abandon de son père et l'indifférence de sa mère.

D'abord, par le biais d'un récit narré au « je », on a droit à quelques épisodes de la jeunesse de l'héroïne qui expliquent bien toutes ses « plaies ouvertes » et ses problèmes de comportement qui se répercuteront dans sa vie à venir. Ensuite, en passant par les yeux de deux autres « écorchés vifs », on est confronté aux déboires de la protagoniste principale devenue femme. Il y a d'abord une autre « elle », jeune psychothérapeute homosexuelle éprise de sa meilleure amie (en l'occurrence « elle »), puis « lui », un pianiste de quarante-cinq ans déchiré par son propre vécu également amoureux d'« elle ». Passant par les souvenirs et le présent de l'un et de l'autre,

on revient ensuite vers l'enfance de « elle » pour mieux se replonger plus tard dans l'actualité du récit. Le tout se déroule à Québec et, si tous les lieux sont décrits et nommés avec grande attention, les personnages, quant à eux, demeurent anonymes. Du coup, ils se rassemblent pour mieux se confondre dans les mêmes souffrances tout en se révélant aussi fragiles que des « oiseaux de verre » déjà trop abimés pour prendre la voie des airs.

Si le canevas n'est pas tout neuf, la forme employée et la langue utilisée parviennent du moins à conférer à l'écriture de Laberge une couleur particulière qui n'est pas sans rappeler celle d'Anne Hébert. Plus qu'à une simple histoire d'êtres déchirés qui n'en peuvent plus de trimballer leur pauvre existence au gré des jours, on assiste à un récit des plus poétiques, où chaque image, bien choisie, s'avère symbolique et où chaque événement sait rester conséquent avec le reste de l'intrigue.

ISABELLE TREMBLAY



ALAN ISLER

Le monde de Kraven

SEUIL, PARIS, 2000, 327 PAGES

Un enterrement pour le moins rocambolesque ouvre *Le monde de Kraven* et donne le ton à la trame en apparence comique qui a pour centre un universitaire dans la quarantaine jouissant des avantages de ses fonctions. Nicholas Markus Kraven, enfant pauvre d'une famille londonienne d'immigrés juifs autrichiens, n'a pas eu le loisir de faire des études alors que Marcus Nicholas Kraven, son cousin, qu'il a aidé à acquérir ses diplômes et à rédiger sa thèse de doctorat par une sorte de pacte familial, meurt au moment où il doit s'embarquer pour faire carrière dans une université newyorkaise. Le premier usurpe le poste et le nom du second : initiative auda-



cieuse à couper le souffle et terrifiante dans ses implications. Se déroule alors une enfilade de péripéties peu reluisantes pour la profession certes, mais fort divertissantes par ses rebondissements imprévus pour ne point dire saugrenus. Les quelques corvées académiques n'ont guère de poids en regard d'une maîtresse de plus en plus encombrante et, pire encore, d'un véritable coup de théâtre qui fait tomber les masques et modifie par la force des choses les destinées. Les vieux fantômes du passé resurgissent alors comme par atavisme et chamboulent l'équilibre déjà fragilisé par les secousses peu amènes de l'existence.

La tonalité hilare des premières lignes laisse peu à peu son aspect insolent et espiègle pour mettre en évidence la recherche des incontournables assises identitaires, assurances contre les coups du sort. De là, les fines réflexions pleines de nuances qui dénotent sans l'ombre d'un doute le talent professoral du protagoniste, empêtré malgré tout dans des situations inextricables. Mine de rien, à travers un dédale d'aventures sulfureuses et plutôt loufoques se dessine une ligne de pensée constante où les différentes facettes de la responsabilité reviennent comme un refrain insistant. La structure, intelligemment organisée, laisse en effet passer des messages d'une haute tenue sans pour autant déstabiliser le lecteur envoûté par toutes les frasques de ce petit monde bien original.

YVON BELLEMARE

ANDRÉI KOURKOV

Le pingouin

TRADUIT DU RUSSE PAR NATHALIE AMARGIER
ÉDITIONS LIANA LEVI, PARIS
2000, 274 PAGES

« Ce fut d'abord une pierre qui tomba à un mètre de son pied. [...] La vie des gens ordinaires est devenue si ennuyeuse, les distractions sont devenues hors de prix. C'est pour cela que les pavés volent bas... » Dans la décrépitude ambiante d'une société ukrainienne qui n'en finit plus de voler en éclats, la vie de Victor Zolotarev, écrivain en panne d'inspiration et sans éditeur, connaît un regain d'intérêt lorsque ce dernier est « accidentellement » contacté par le directeur d'un grand quotidien de Kiev : les *Stolitchnyé vesti* (Les Nouvelles de la Capitale). requièrent les services de Victor pour rédiger les rubriques nécrologiques de VIP. Premier effet

de cette sinistre production anticipée de « petites croix » : l'ordinaire de Micha, manchot royal rescapé du zoo de Kiev et colocataire de Victor, passe du merlu congelé au saumon-crevettes. Autres conséquences : la solitude de Victor et Micha est bientôt troublée par l'entrée en scène de Sergueï Fishbehn-Stepanenko, policier de son état ; de Micha, homonyme humain et mafieux du pingouin ; de Sonia, fillette enjouée de Micha ; de Nina, nièce taciturne de Sergueï. En somme, la production de résumés biographiques décapants — compte tenu de la vie répréhensible des intéressés, on dresse plus souvent l'inventaire de leurs malversations et crimes que celui de leurs contributions au mieux-être de la société — vaut à Victor l'expérience de l'amitié, de la paternité par procuration et d'une relation sentimentale. L'étrange fait également une entrée remarquée dans la vie de l'écrivain : des visiteurs nocturnes déposent messages, argent et cadeaux de Noël dans la cuisine de Victor, des « proches » lui signalent les périodes durant lesquelles il doit s'absenter de Kiev pour des raisons de sécurité, etc. Bouversements d'un quotidien relativement morne, bizarrement traversés dans une indifférence relative ponctuée par les repas et bains glacés de Micha et par les étranges corollaires de l'activité littéraire de Victor qui possède l'inquiétant pouvoir d'annoncer l'actualité criminelle du pays. De là à les concevoir comme des bons de commande meurtriers, il n'y a qu'un pas...

Il est difficile de classer ce quatrième roman d'Andrei Kourkov. On peut le lire comme une mise en scène de la solitude dans laquelle Micha le pingouin joue le rôle de double, d'*alter ego* : comme lui, Victor évolue dans un monde qui lui est étranger, parfois hostile, et ses seules préoccupations visent à assurer sa survie. Le tumulte du quotidien l'effleure à peine, l'oblige simplement à modifier ses habitudes de vie le temps que l'actualité se fasse moins oppressante. Demeure simplement la préoccupation essentielle de se nourrir, de se maintenir en vie. *Le pingouin* peut être aussi perçu comme une réflexion sur les liens entre fiction et réalité : en écrivant des « nécrologies actives », Victor s'octroie en quelque sorte le pouvoir quasi divin que possède chaque écrivain sur la vie de ses personnages. Les VIP

meurent lorsque l'on annonce leur mort et, parasitage supplémentaire entre l'imaginaire et le quotidien, Micha le pingouin finit par être régulièrement convié à leurs enterrements. L'intrication entre les deux mondes prend fin lorsque l'auteur devient personnage, déchiffre sa « petite croix » et tire alors sa révérence. Le roman d'Andrei Kourkov tient aussi du constat sur l'actuelle société ukrainienne. Le monde de Kiev garde les apparences de la civilisation mais ne repose plus sur aucune législation, aucune stabilité. On trouve un État, des journaux, des hôpitaux, un corps policier mais les prostituées se font abattre parce qu'elles importunent les passants, les propriétaires de datcha truffent leurs jardins de mines, les milices para-gouvernementales — autres mafias ? — font un nettoyage officieux des fonctionnaires et VIP des précédents régimes et l'on opère les animaux à grands frais — condition essentielle de l'admission en milieu hospitalier — alors qu'on se refuse à administrer un peu de morphine aux cancéreux. C'est sans doute parce qu'il ne tombe jamais dans le travers de l'exploitation outrancière de l'un de ces thèmes que *Le pingouin* est un moment de bonheur surprenant où l'on s'inquiète de l'actualité et des palpitations cardiaques d'un manchot, où la dureté du quotidien est heureusement amortie par la dérive de l'imaginaire.

SABRINA VERVACKE

ANDRÉE LAURIER

Mer intérieure

XYZ ÉDITEUR, MONTRÉAL, 1999, 203 PAGES
COLLECTION « ROMANICHELS ».

Tel un écho à *L'Jourée*, qu'Andrée Laurier avait publié chez Vents d'Ouest en 1998, *Mer intérieure* nous replonge dans un univers énigmatique, voire onirique, où les personnages et l'intrigue se voient relégués au second



ANDRÉE LAURIER



un souffle
lyrique puissant

plan par un souffle lyrique puissant. En effet, ce roman évoque plus qu'il ne raconte l'histoire de Claudia Bresson, jeune femme qui n'avait que quatre ans le jour où sa mère, Caroline, est décédée dans un accident de voiture, et qui a été élevée, avec sa sœur cadette Marie-Luce, par Raphaëlle Bergonzi, une amie. Or il y avait aussi une femme à côté de Caroline quand cette dernière a perdu la vie : Hélène Roberts, l'Àjourée, qui souffre d'amnésie depuis. Pendant des mois, Claudia, tout en côtoyant des amis auprès desquels elle cherche conseil et sens à sa vie, s'impose à cette femme mystérieuse et détachée du monde. Hélène, tel le dernier lien qui la rattache à sa mère absente, fascine Claudia, qui tente de la ramener à la vie matérielle, de faire en sorte qu'Hélène se « réincarne ».

On se trouve ici en face d'une quête tout intérieure, où les gestes que posent les personnages n'ont que peu de conséquence. Ce qui importe, c'est cette façon de décrire le réel, de le transcender, qu'emprunte Laurier. On ne peut pas parler d'un roman réaliste, même si l'auteure situe l'intrigue à Montréal ; les répliques des personnages, de l'Àjourée entre autres, n'ont rien de vraisemblable. De même, le lyrisme parfois époustouffant de la narration tranche sur le recours à des formules plus concrètes, à des lieux communs, comme si Laurier voulait ramener le lecteur qui planerait trop à des considérations terrestres. *Mer intérieure*, qui aurait pu être un magnifique récit en prose poétique, souffre de ces nombreux compromis. Aussi il faut espérer que Laurier poussera plus loin cette recherche formelle : elle a un immense talent.

CHRISTIANE LAHAIE



JEAN LEMIEUX



JACQUES LAZURE

JACQUES LAZURE
Le jardin froissé
L'HEXAGONE, MONTRÉAL
2000, 167 PAGES

Annoncé comme roman, *Le jardin froissé* de Jacques Lazure, publié dernièrement chez l'Hexagone, se range aux côtés des œuvres contemporaines qui dérogent de la définition traditionnelle du genre. D'une part, ceux qui ont lu le recueil de nouvelles de Lazure, *La valise rouge* paru en 1987, retrouveront entremêlés dans une seule histoire divers univers du recueil, dont les récits étranges mettent en scène des personnages aux prises avec

des pulsions de vie et de mort, de lucidité et de folie. D'autre part, si le roman « déborde » du genre, c'est qu'il cultive parallèlement à sa diégèse principale des « fictions en abyme », dont le point de gravitation commun se trouve dans la mort d'une femme.

Après la perte de sa compagne Yolande, Bruno reprend la plume pour écrire un journal qui balance entre le monologue épistolaire avec Yo, les envolées poétiques, l'exutoire, le *mea culpa* et le règlement de comptes. Il s'agit en fait d'une quête, la quête d'une explication au silence de sa femme sur son cancer, à sa volonté de mourir sans lui, à la projection de ses souffrances dans une petite fille issue de ses hallucinations et à la clef qu'elle a conservée dans son poing jusqu'à son dernier souffle. Croyant avoir trouvé en sa petite voisine Éveline la représentation de l'enfant imaginée par sa femme, Bruno transforme sa cour en grand désert, en « pays froissé », dans lequel il inventera des contes. Ces contes, s'ils plaisent à Éveline, n'ont plus de sens une fois transcrits sur les murs du salon où Yo est décédée. Ce désert demeure donc stérile.

La clef du mystère se trouve en fait dans une autre enfant, Hermine, découverte dans un manuscrit que Yo avait caché. Véritable mise en abyme de leur vie, le roman de Yolande raconte l'histoire d'une femme qui, après un avortement, s'invente le personnage de la petite Hermine qu'elle finit, dans ses délires, par incarner. Fiction et réalité se côtoyant de très près, de trop près, Bruno se prend dans le délire de Yolande et crée un désert dans le salon. Le terrain de jeu stérile d'Éveline devient le jardin froissé, une sépulture pour Yolande-Hermine, qui permettra enfin à Bruno d'écrire et de donner un sens à la mort de sa femme.

On peut reprocher au roman quelques passages dans lesquels le style et la mani-

pulation du récit sont plutôt faibles. Peut-être est-ce par souci de crédibilité du personnage-écrivain, un poète déçu qui n'a pas pris la plume depuis un certain temps, mais l'écriture balance par moment entre un style oral plat, cherchant à épouser le rythme de la réflexion et des émotions de Bruno, et quelques plongées poétiques qui s'arriment maladroitement. On doit peut-être aussi à la recherche de crédibilité l'amorce lente du roman et certains extraits banals. Il faut tourner quelques pages, un peu trop même, avant que se mettent en place tous les éléments nécessaires au développement de l'état mental particulier du personnage.

Malgré ses faiblesses, *Le jardin froissé* de Lazure arrive à construire un monde singulier, saisissant, voire malsain où tout s'emboîte : Hermine, une enfant imaginée par un personnage de roman — peut-être le fruit d'un avortement qu'aurait réellement subi Yo — s'imprègne dans l'imagination délirante de Yolande et traversera finalement la voile des fictions pour s'incarner sous la forme d'une pierre dans le salon de Bruno. Enfin, le paradoxe qui se trouve dans le titre, qui lie au jardin le désert, évoque poétiquement toute la dichotomie entre la mort et la création ou la vie, qui alimente le roman réel comme les œuvres de fiction dans le roman.

TANIA VIENS

JEAN LEMIEUX
La lune rouge

LA COURTE ÉCHELLE, MONTRÉAL
2000, 217 PAGES

Médecin qui a pratiqué plusieurs années aux Îles-de-la-Madeleine, Jean Lemieux est aussi écrivain, dans ses temps libres. Il réédite cette année *La lune rouge*, un roman paru en 1991 chez Québec/Amérique. L'intrigue se déroule dans l'île d'Entrée et dure tout au plus 48 heures, le jour de l'Halloween 1986 et le lendemain. Mais deux journées combien remplies, ponctuées de deux meurtres et d'un suicide. Car si *La lune rouge* est un roman de mœurs qui nous éclaire sur le mode de vie des quelque 150 habitants de cette minuscule île, c'est aussi un roman policier, puisque l'enquêteur de la Sûreté du Québec en poste dans les Îles est appelé, comme le lecteur, à éclaircir d'abord le premier, puis le deuxième meurtre, bientôt aidé par un enquê-



teur venu de Québec. Comme il se doit dans ce genre de roman, les indices semblent déjà condamner le jeune médecin, François Robidoux, débarqué dans l'île, un jour de tempête, et incapable de reprendre la mer pour retourner à Havre-Aubert, après ses visites. Il a été vu en compagnie de Charlene Collins, la nuit du meurtre, qui a été trouvée étranglée sur la plage au matin du 1^{er} novembre, après s'être enfuie avec son pantalon, sans doute pour lui jouer un tour. Et ce pantalon a mystérieusement disparu. Il a aussi été vu en compagnie de l'infirmière, Gladys Paterson, qui l'aime et qui le lui a prouvé, peu de temps avant son aventure avec Charlene.

Ces deux meurtres, on les apprend dès le premier chapitre, sorte de prologue, écrit par Thomas Paterson, le fils de l'infirmière, qui vient de descendre dans l'île, peu de temps après qu'il eut appris, le matin même, la mort de sa mère. Il reprend la narration, à la fin, dans le dernier chapitre, sorte d'épilogue, où il apprend qu'il est le fils non pas de Bill Paterson, mais de Timmy Collins, un artiste-peintre de l'île, avec qui sa mère a eu une relation.

L'intrigue est bien menée, d'un court chapitre à l'autre, où s'intercalent, à deux reprises dans la narration, les pages du journal de l'infirmière, pages, qui, il faut l'avouer toutefois, ralentissent l'action. Le romancier sait susciter l'intérêt, même si, il me faut l'avouer aussi, j'ai deviné bien avant la fin l'auteur des deux meurtres. Il ne faut pas en dire davantage, pour conserver le mystère. Aux lecteurs de le découvrir, car *La lune rouge* vaut le détour.

AURÉLIEN BOVIN

JOSÉ JIMÉNEZ LOZANO

Le monde est une fable

FLAMMARION, PARIS, 2000, 212 PAGES

Deux femmes, deux sœurs, deux mé-més flirtant allégrement avec leurs quatre-vingts ans chahutent sans ménagement l'ordre établi, font valser les conventions et surprennent superbement par leur latin au parfum anachronique, au point d'en arriver à croire, et à la suite de Descartes, que *Le monde est une fable*. Clémence et Constance, tandem inséparable, enfourchent encore la bicyclette parce que leur vieille Ford a flanché avant elles ! Végétariennes convaincues, accro d'un jeu télévisé, célébrités dans leur petite ville, les vieilles dames, ainsi communément appelées, jouissent d'une culture peu commune qu'elles étalent d'ailleurs jusqu'à étourdir littéralement leur fréquentation. Mais voilà,

Mlle Simone, leur assistante sociale très compétente, qui se farcit une thèse sur un sujet mystique, a des relations suspectes aux yeux du commissaire, habitué au déjeuner dominical chez les deux têtes blanches parce qu'ami depuis toujours. Corollaire instantané de la police : les deux sœurs, gavées de romans policiers, deviennent ipso facto suspectes elles aussi. S'échafaude alors tout un scénario pittoresque qui tourne en bourrique un petit monde infatué de ses prérogatives : le médecin, le chanoine et, bien sûr, les représentants de l'ordre public.

En mettant en scène deux octogénaires fantasques, inconvenantes et impertinentes à profusion, l'auteur espagnol plonge le lecteur dans un véritable bain de jouvence où la satire sociale éclabousse chaque page. Le style primesautier et alerte, avec ses multiples clin d'œil à la philosophie, à la littérature, à l'histoire et à l'art, donne encore plus d'allant au duo indomptable, déraisonnable et irréductible : les vieilles dames ont un plan, une affaire secrète, voire une bombe pour en finir avec ce qu'elles identifient comme le grand mal, la démocratie digestive, pour éradiquer une fois pour toutes l'imbécillité et l'injustice du monde, rien de moins !

YVON BELLEMARE

MAKO YOSHIKAWA

Vos désirs sont désordres

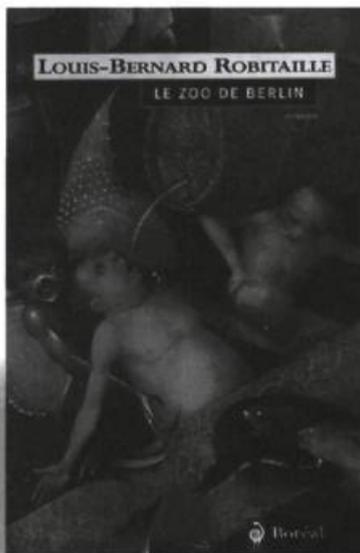
FLAMMARION, PARIS, 2000, 386 PAGES

Décidément la littérature asiatique ou tout ce qui se rapporte à cette culture a la faveur populaire en France. Le roman *Vos désirs sont désordres*, publié chez Flammarion, a été écrit par Mako Yoshikawa, une américaine d'origine japonaise qui a passé son enfance à Tokyo. Un peu à la manière de Tsiang dont nous parlons plus haut, Yoshikawa remonte l'histoire de sa famille, plus spécialement celle de son arrière-grand-mère, une geisha comme il ne s'en fait plus, afin que Kiki Takehashi, l'héroïne de son roman, apprenne le dur métier d'aimer. En effet, pour cette femme qui doit se marier très bientôt, l'amour semble un mystère plus complexe qu'il n'y paraît à première vue et elle ne se sent pas préparée à affronter son destin. Elle remontera donc aux sources de sa culture personnelle et de son histoire familiale afin de résoudre les mystères que l'on a toujours entretenus dans sa famille, espérant ainsi mieux saisir la manière dont s'articule le désir pour les

hommes et pour les femmes. Toutefois, ne nous trompons pas puisque nous sommes ici en pleine psyché féminine puisque, comme le prétend la doxa, le désir est plus complexe pour la femme et ne se réduit pas à un simple mécanisme biologique. Takehashi présente donc cette lignée de femmes qui part de Kiki T. pour aboutir à cette trisaïeulle qui, progressivement, lui dévoilera un certain nombre de mystères qui ont longtemps coloré les divers rapports qu'elle avait avec des membres de sa famille, à commencer par sa mère. Même si l'action se passe à New York, nous circulons aussi bien à Tokyo qu'ailleurs au Japon.

Pour un premier roman, Yoshikawa réussit à développer des personnalités étonnantes et fortes qui nous entraînent dans la subtilité et le raffinement de la pensée japonaise et le réalisme et le pragmatisme de la civilisation américaine.

ROGER CHAMBERLAND



LOUIS-BERNARD ROBITAILLE

Le zoo de Berlin

BORÉAL, MONTRÉAL, 1999, 288 PAGES

Auteur de plusieurs essais et romans, Louis-Bernard Robitaille présente cette fois un roman orgiaque où se tisse, en trame de fond, un suspense à propos de fraudes bancaires. Patrick J. Delarue, chef des opérations internationales à la Western International Banking Corporation, se réveille de sa beuverie dans un hôtel près du zoo de Berlin et ne se souvient pas comment il y est parvenu. Des événements proches se mêlent à de plus lointains pour venir empoisonner sa



LOUIS-BERNARD ROBITAILLE

conscience. Une lettre lui apprenant la mort récente de sa soeur lui rappelle sa famille qu'il avait refoulée au plus profond de sa conscience. Delarue s'inquiète aussi de l'inspecteur de la Brigade financière qui fouine d'un peu trop près dans des dossiers qui ne sont pas légaux. Pour fuir la réalité, Delarue s'enfonce dans la nuit de Berlin, véritable zoo, où les bars mal famés sont légions. L'alcool et le sexe forment un dangereux cocktail qui ne fait que le plonger davantage dans son ténébreux passé.

Comme le personnage principal, le lecteur est hébété au début du livre. Il a lui aussi l'impression de vivre dans une réalité floue comme s'il s'éveillait au lendemain d'une soirée trop arrosée. Il apprend l'histoire de Delarue lentement et le suit dans sa descente aux enfers. Les informations sont diluées dans les orgies du personnage. Au début, le roman semble lourd à lire puis, peu à peu, les événements s'éclaircissent pour laisser apparaître un fil qui relie tous les personnages et les souvenirs de Delarue. Pour apprécier le *Zoo de Berlin*, il faut se laisser mener par le récit sans chercher à tout comprendre immédiatement. L'auteur réussit à créer un climat qui correspond parfaitement aux états d'âme du personnage par le point de vue adopté dans la narration. L'histoire, un peu longue à démarrer, révèle de belles surprises aux plus persévérants.

GENEVIÈVE JACQUES

HITONARI TSUJI

Le Bouddha blanc

MERCURE DE FRANCE, PARIS

1999, 259 PAGES

COLLECTION « BIBLIOTHÈQUE ÉTRANGÈRE »

On ne sait trop si c'est la popularité de chanteur de rock de Hitonari Tsuji qui a fait de son roman un succès de librairie au Japon, mais en France, ce premier roman a été couronné par le Prix Fémina du meilleur roman étranger en 1999 confirmant ainsi la qualité de ce premier livre.

Il s'agit du récit de Minoru Eguchi, un armurier japonais dont les destinées traverseront les guerres, les morts, les naissances et l'amour. Dans son île d'Ôno, Eguchi apprend de son père le métier d'armurier dès son plus jeune âge, mais aussi les valeurs fondamentales qui l'animeront toute sa vie et feront de lui l'un des notables les plus respectés. C'est d'ailleurs grâce à cette notoriété qu'Eguchi parviendra à réaliser l'un de ses plus grands projets : la sculpture d'un Bouddha blanc fait à partir des os broyés et pulvérisés de tous les ancêtres enterrés sur l'île et dont plus personne ne semble se préoccuper.

Parmi ces sépultures, il y a celle d'Otowa, cette jeune femme à qui le héros a juré un amour éternel lorsqu'il était adolescent. Otowa a pourtant choisi de se marier et d'aller vivre dans la grande ville. Morte des mains de son mari, après quelques années de mariage seulement, elle a été enterrée sur son île natale sous

le regard bienveillant d'Eguchi qui, pour sa part, se mariera avec une amie d'enfance dont il aura six enfants. Mais le sens de ce roman tient à son titre et à la religion à laquelle il renvoie. Chaque individu, selon le bouddhisme, est la réincarnation d'une autre personne dont il porte les empreintes de la vie. Aussi n'est-il pas surprenant qu'Eguchi éprouve des sentiments de déjà-vu et des apparitions du Bouddha blanc alors qu'il est tout jeune et qu'il veut édifier un monument à son Dieu. Toute la vie d'Eguchi sera exemplaire et marquée par la sincérité et la détermination. Malgré le ralentissement de ses activités d'armurier, voire la faillite, il parviendra à relancer ses affaires grâce à ses talents d'inventeur et à son sens de l'initiative. Roman de la tradition et du respect des valeurs fondamentales, *Le Bouddha blanc* séduit son lecteur dès les premières pages malgré la linéarité du récit et un style sans relief. On accroche à cette histoire d'honneur où la volonté de survivre est plus forte que la guerre et les échecs. L'âme des rockers est parfois bien plus mystérieuse qu'il n'y paraît à première vue.

ROGER CHAMBERLAND

Le lecteur a lui aussi l'impression de vivre dans une réalité floue comme s'il s'éveillait au lendemain d'une soirée trop arrosée.



Eguchi parviendra à réaliser l'un de ses plus grands projets : la sculpture d'un Bouddha blanc fait à partir des os broyés et pulvérisés de tous les ancêtres enterrés sur l'île et dont plus personne ne semble se préoccuper.

Amusant, absurde, décapant. Ces trois qualificatifs conviennent parfaitement au roman de Westlake qui met en scène un petit voleur sympathique transformé en homme invisible après une effraction qui tourne mal dans un laboratoire. Coincé par deux médecins qui mènent de fausses recherches sur le cancer au profit de l'industrie du tabac — ils ont pour mandat de démontrer l'absence de lien entre la consommation de tabac et le cancer —, Freddie Noon n'a pas le choix : il doit devenir leur co-baye. Au lieu de le dénoncer à la police, les deux chercheurs gais profitent de l'occasion (chantage à l'appui) pour lui administrer une substance qui affecte la couleur de la peau. Freddie s'évade, mais seulement après avoir ingurgité ce qu'il croyait être un antidote. Les effets combinés des deux produits le rendront totalement invisible de façon permanente (sauf lorsqu'il mange, bien évidemment, ce qui ne doit pas être très ragoûtant).

Cet homme invisible deviendra une proie recherchée. Un policier ripou, à la solde de l'industrie du tabac, le poursuivra sans relâche. C'est que notre petit voleur — qui deviendra grand, car l'invisibilité lui permet de faire des casses extrêmement bénéfiques — pourrait, au profit de l'industrie du tabac, infiltrer les plus hautes instances politiques et industrielles pour les espionner. Si l'invisibilité s'avère attrayante pour certaines activités — on en voit immédiatement les avantages pour tout voleur qui se respecte —, pour d'autres, elle constitue un véritable problème (les exemples, à l'occasion loufoques, ne manquent pas). Sa copine, qui le prend très mal, l'oblige à couvrir entièrement sa nudité : il doit porter des gants de latex et des masques (de Dick Tracy, de Bart Simpson et de l'ayatollah Khomeiny). En fonction des émotions du moment, il adaptera tant bien que mal son faciès.

Westlake a fait un *remake* réussi du classique *Homme invisible*. Il explore des situations qui, par le fait même de l'invisibilité et de ses inconvénients dans la vie quotidienne, deviennent invraisemblables, folichonnes et absurdes. Mais son humour n'est pas gratuit. Contrairement à la présentation de l'éditeur qui croit que l'auteur parodie « les travers de l'Amérique où l'antitabagisme prend des formes assez intolérantes », j'ai plutôt le sentiment que l'auteur s'est amusé à montrer

les manipulations de l'opinion publique et « scientifiques » de l'industrie du tabac (malgré la caricature, cet aspect relève du réalisme). Cette dénonciation est incarnée, entre autres, par le personnage du magnat de l'industrie — celui qui finance les recherches des deux médecins et qui lance le policier ripou à la recherche du voleur invisible — qui se meurt à cause de la consommation de cigarettes.

Ce roman divertissant et irrévérencieux a été pondu par un auteur d'expérience (plus de soixante-dix titres à son actif, quarante ans de carrière). L'écrivain a du métier et cela paraît. Une lecture des plus réjouissantes.

RICHARD POULIN

HENNING MANKELL
La cinquième femme

SEUIL, PARIS,
2000, 492 PAGES
COLLECTION « POLICIERS »

Les *serial killers* fascinent. Les études scientifiques (dues notamment à d'anciens policiers du FBI, en particulier Robert K. Ressler et John E. Douglas), les « histoires vraies » (biographies), les films et les romans mettant en scène ces monstres pullulent. Leur inhumanité est telle que les écrivains peuvent manier à peu de frais un matériel psychologique extrême et construire une trame romanesque où s'affrontent deux intelligences particulièrement brillantes. Par le fait même, leur combat est titanesque. Avantage non négligeable, les bons et les méchants sont clairement délimités.

Deux choses toutefois distinguent le roman de Henning Mankell, *La cinquième femme*, des autres récits du même genre. D'une part, le rythme — il est toujours très lent — et, d'autre part, la personnalité et les motivations du meurtrier. Ici, nous avons affaire à une *serial killer* féministe qui élimine les hommes coupables de violence à l'égard des femmes. Aussi, contrairement aux autres romans du même genre et malgré l'atrocité des meurtres, on sent une certaine compassion de l'auteur pour

l'assassin (le déclencheur de la série de meurtres étant l'assassinat de sa mère en Algérie) qui a décidé de jouer le rôle du justicier solitaire. Cette compassion marque également le précédent roman traduit, *Le guerrier solitaire*, dans lequel le meurtrier en série n'était âgé que de quinze ans. Car l'auteur n'est pas indifférent aux raisons qui mènent ses personnages à commettre des actes aussi barbares et ultimes.

S'il y a quelque chose de distinctif dans le roman policier suédois, c'est bien le rythme. Mankell est patient. Comme dans les romans de Maj Sjöwall et Per Wahlöö, le récit est parsemé de petits détails de la vie quotidienne. Ils créent ainsi une atmosphère particulière et des repères réalistes pour le lecteur. La progression du temps semble pesante et, pourtant, le roman n'en souffre pas, bien au contraire. Les notations psychologiques sur les différents personnages leur donnent une épaisseur humaine. De plus, Mankell construit de façon astucieuse une intrigue parsemée de fausses pistes. Il permet ainsi au lecteur de précéder l'enquêteur dans la découverte de la coupable et de ses motivations. Le lecteur vit au rythme du héros récurrent de Mankell, Kurt Wallander. Il connaît tout de ses relations avec son père, avec son amie de cœur Baiba qu'il aimerait bien marier, etc. On vit les événements à travers les yeux tourmentés et le pas lourd de l'enquêteur qui dort mal, qui doit assumer un deuil et qui observe avec tristesse et fatalisme la lente désagrégation de sa propre société, la Suède.

Au-delà de l'intrigue, ce roman touche par son intensité, sa profondeur psychologique et sa sensibilité. Ce ne sont pas que de froides intelligences qui s'affrontent, mais des êtres humains en chair et en os, avec leurs espoirs, leurs blessures et leurs faiblesses. Certes, d'un point de vue réaliste, il n'existe pas de *serial killers* féminins de cet acabit. Mais là n'est pas la question. Ce polar est un vrai roman où l'intrigue n'écrase pas les personnages.

RICHARD POULIN

*Ici, nous avons affaire à une
« serial killer » féministe qui élimine
les hommes coupables de violence
à l'égard des femmes.*

MARC F.
GÉLINAS**Chien vivant**

VLB Éditeur



MARC F. GÉLINAS

MARC F. GÉLINAS

Chien vivant

VLB ÉDITEUR, MONTRÉAL, 2000

COLLECTION « ROMAN »

VLB Éditeur a fait paraître ce printemps *Chien vivant*, le premier roman de Marc F. Gélinas, qui a déjà fait ses marques comme poète, traducteur, dramaturge et scénariste. Ce roman se veut la chronique de la vie morne et bassement quotidienne de

Maurice « Rocket » Tremblay, conducteur de Zamboni au Forum de Montréal. De son enfance en Gaspésie à sa vie montréalaise, Maurice nous est raconté dans toute la banalité d'une existence rangée et sans intérêt, comme il en est tant.

Le cœur du roman est en fait le seul événement quelque peu palpitant — ou moins mornes que les autres... — qui soit arrivé à Maurice : l'inauguration d'une murale gigantesque peinte dans le salon de son appartement du Plateau Mont-Royal par son ami Réjean « Picasso » Thériault et qui fait graviter toutes les personnes importantes de la vie du « Rocket » Tremblay autour de sa seule véritable passion, le hockey. Ce vernissage, qui coïncide avec la célébration des trente ans de Maurice, est aussi prétexte à revoir sa famille, réunie dans son appartement pour l'occasion : son père, « foreman » dans un moulin de pâtes et papiers, sa mère, d'origine irlandaise, inquiète et protectrice comme toutes les mères, sa sœur Jeanne, artiste de la bohème et laissée pour compte par son copain, Fanfan, l'adolescent fêtard qui découvre le monde, Flo, la jeune hippie, Pio, le petit frère qui a réussi et est marié à une pimbèche de Rimouski... Bref, toute une panoplie de personnages tous les plus convenus et unidimensionnels qui soient. Aucun personnage n'accroche le regard plus qu'un autre, pas plus Réjean « Picasso », l'artiste peintre pathétique, que Blondie, la mystérieuse jeune femme qui pourrait peut-être un jour — le saura-t-on jamais ? — sortir Maurice de sa torpeur. Le « héros » lui-même est si inconsistant qu'il réussit à peine à attirer sur lui le projecteur du récit de sa propre existence, tout transparent d'insipidité qu'il est.

Ce récit banal, donc, nous est servi dans une langue tout aussi plate et molle qui laisse voir une sérieuse tendance au remplissage, avec ses listes et ses descriptions inutiles à n'en plus finir. En résumé, disons qu'il s'agit ici d'un roman qui réussit haut la main l'exploit incroyable d'être encore plus ennuyant que le sujet qu'il traite.

MARC LEBLANC

Parcours sans détour

La méthodologie enfin attrayante et accessible pour le secondaire et les études supérieures

**Marie-Chantal Espinasse****Josée Bergeron****Lisette Richer****Marcel Camerlain**232 pages
21,50 \$ + TPS

1. **La présentation d'un travail**
- Pour un parcours sans fautes
2. **Le plan**
- Pour donner du corps à ses idées
3. **Le résumé**
- Pour des mots qui comptent
4. **Les questions d'examen**
- Pour mieux répondre et mieux réussir
5. **La prise de notes**
- Pour des idées qui restent
6. **La gestion du temps**
- Pour arriver à temps
7. **L'étude**
- Pour réussir son parcours

Association québécoise
de pédagogie collégiale

POUR OBTENIR NOTRE CATALOGUE ET POUR COMMANDER

Téléphone : (514) 328-3805

Télécopieur : (514) 328-3824

Courrier électronique : info@aqpc.qc.caSite Web : <http://www.aqpc.qc.ca>